

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1883

(NOUVELLE SERIE)

VINGTIEME NUMÉRO.

MONTREAL:

CIE. D'IMPRIMERIE-CANADIENNE, 80, RUE S. T. GABRIEL.

1883

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

MISSIONS DU NORD-OUEST.

HOSPICE SAINT-JOSEPH DE L'ILE A LA CROSSE.

13 septembre, 1881.

A NOTRE TRES HONORÉE MÈRE DESCHAMPS,
Supérieure générale.

Ma très honorée et bonne mère,

Notre chère et dévouée sœur assistante Charlebois, pendant son trop court séjour de trois semaines à l'Île-à-la-Crosse, n'a pas eu un instant à donner à sa correspondance. Dans sa bonté maternelle, elle nous a consacré tout son temps. Cette chère mère, sentant toute l'amertume et la vivacité de nos regrets en face de la dure nécessité où elle était de nous laisser sitôt, a bien voulu, pour nous consoler un peu, se mettre entièrement et complètement à notre disposition pendant les jours bénis de sa visite dans notre chère communauté. En partant, elle m'a laissé ses notes pour son petit journal de voyage, afin de l'expédier par la première occasion. Je m'empresse donc de profiter de mes premiers moments de loisir pour vous l'écrire..... Que ne puis-je embaumer ce récit du parfum de la piété filiale, de l'amour respectueux et soumis de cette vénérée Ancienne pour votre révérence, ma très honorée mère, comme nous l'avons été nous, par ses doux entretiens qui ne respiraient que votre souvenir ; oui, pendant ces trois semaines *vous viviez avec nous, bien-aimée Mère Générale !*

La distance semblait disparaître pour nous faire goûter momentanément le bonheur, la gaieté, la douceur de la vie de famille... Quand nous entourions "Notre Mère Visitatrice", nous oublions notre éloignement, et parfois, pour goûter dans la simplicité de la confiance des enfants du Bon Dieu, la douceur de l'illusion, nous fermions les yeux et nous

disions en nous-mêmes : “ c'est la voix de notre mère Charlebois, ne suis-je pas à la Maison Mère?..... — Oui, j'y suis, je crois ; dans un instant j'entendrai la voix de notre très honorée mère... je me jetterai dans ses bras maternels pour recevoir ses tendres embrassements... puis je passerai dans les bras de nos chères sœurs Anciennes et de toutes nos sœurs si affectueuses et si bonnes...” Il est vrai que nous revenions vite de notre rêverie, mais au moins nous réalisions que c'était vrai que ma sœur assistante Charlebois était au milieu de nous.—Oh merci ! mille fois merci ! très honorée mère, du bonheur que vous nous avez accordé.— Mais je m'éloigne trop de mon sujet, je vous en demande pardon et je commence immédiatement le récit de la pénible pérégrination de notre mère visitatrice.

Le 29 juin, notre chère sœur Assistante disait adieu à nos bien-aimées sœurs du McKenzie pour s'embarquer dans les berges de M. Camsell, premier bourgeois du district de la rivière McKenzie, qui partait ce jour là avec sa grosse brigade pour le Portage La Loche. M. Gaudet, bourgeois du Fort Good-Hope, eut la délicatesse de mettre sa berge, la plus belle et la plus commode de celles de la brigade, à la disposition de notre chère Mère..... Le départ s'effectua à 9 heures du matin..... Notre Mère a passé sous silence les détails de ses adieux à nos chères sœurs du McKenzie..... Son cœur, sans doute, ne pouvait songer à cette séparation, imposant un sacrifice d'autant plus grand, que le bonheur goûté pendant dix beaux mois, avait été plus parfait... Elle semblait avoir besoin de se taire pour porter le poids de la douleur de nos bien-aimées sœurs et pour maîtriser la sienne..... Les berges en s'éloignant rapidement déroberent la belle Mission de la Providence aux regards attendris de notre vénérée voyageuse et allèrent accoster pour le campement du soir, auprès de la maison de Pêche.... Le lendemain, vent contraire, ce qui ne permit à la brigade d'atteindre la “ Grande Ile ” que vers les 8 heures du soir.

Le 1er juillet, départ de la “ Grande Ile ” à 4½ heures du matin.... Toute la journée d'énormes bancs de glace se laissèrent voir dans le lointain ; mais par bonheur le vent, venant de terre, repoussait ces masses glacées que personne

n'eut pu braver si le vent fut venu du large. Néanmoins, la température fut chaude.

Le 7 juillet, départ du lac des Esclaves, mission Saint-Joseph, à 7 heures du soir. Ce jour là encore, des bancs de glace avaient été aperçus dans le lointain.

Le 8, fête de sainte Elisabeth, un souvenir affectueux fut envoyé à notre chère sœur assistante Dupuis. Ce souvenir était aussi profond que le silence des grandes forêts que notre mère visitatrice voyait s'étendant à l'infini de chaque côté des rives sauvages qu'elle côtoyait, et il était accompagné des souhaits de fête les plus doux et les plus sincères.

Le 9 juillet, à 11 heures, ma sœur assistante Charlebois arrivait au Fort Smith, puis enfin à Athabasca le 14, à la grande allégresse de nos chères sœurs Lemay, supérieure, Saint Michel des Saints, Brochu et Fournier.

Le 16, belle fête de Notre-Dame du Mont Carmel, elle disait de nouveau adieu à nos chères sœurs et s'embarquait sous la protection de notre Mère du Saint Scapulaire. Nouveau silence sur les adieux. Le cœur de notre mère visitatrice avait besoin de toute son énergie pour renouveler des adieux si déchirants. Sa plume refusait à traduire des émotions aussi vives.

Le 23 juillet, elle arrivait à la Fourche.

Le 25, elle se trouvait en face des portages périlleux et fatiguants qu'on appelle " Portage la Casette " et " Portage la Bonne." Tous les deux furent passés sans accident ce jour là.

Le 27, la brigade dut faire le passage du " Portage de la Grosse Roche," du " Portage les Pains " et du " Portage la Terre Blanche," qui est tellement affreux que les hommes durent porter les berges. C'est une chose navrante que le spectacle de ces pauvres hommes attelés à cette énorme berge qui les écrase de son poids, parcourant des chemins affreux et courant risque de se faire tuer à chaque instant ; heureusement que Dieu veille sur eux.

Le 28 juillet, notre mère visitatrice arrivait au " Portage la Loche," vers les dix heures du matin.

Le 30, elle quittait l'autre extrémité du Portage et, s'armant de sa grande confiance en Dieu, elle entreprenait de monter

les côtes qui sont d'une hauteur prodigieuse et qui se succèdent les unes les autres. Ce seul trajet met les plus robustes personnes au bout de leurs forces ; jugez de la fatigue que notre chère mère visitatrice dut éprouver. Elle mit une heure et demie à gravir ces prodigieuses côtes. Si, au moins, en arrivant sur ces hauteurs, elle eût pu trouver un gîte confortable ; mais non, elle dut elle-même faire le ménage de sa tente, préparer son lit. Vous comprenez facilement que son sommeil fut court et pénible. Néanmoins le Seigneur lui prêta assez de force pour continuer sa route le lendemain matin. Mais cette fois ce n'était plus à pied comme la veille, mais bien en grosse charette, trainée par un bœuf et par des chemins affreux, dans la boue, dans l'eau, sur le bord de précipices, supportant des secousses terribles. Elle fit 16 milles dans cette voiture, à la merci de l'animal qui la conduisait ; car les chemins étaient tellement affreux que les hommes ne pouvaient marcher auprès des charrettes et ils suivaient le portage qui serpenté en tous sens, choisissant les endroits les moins méchants pour eux-mêmes et laissant les bœufs qui traînaient le bagage et celui de notre chère mère, aller à l'aventure ; par bonheur qu'ils suivirent le chemin. Enfin, Dieu aidant, l'épouvantable portage fut passé, et notre bien-aimée mère arriva à l'endroit où la brigade du Fort Cumberland était campée. Le Révérend Père Moulin, de l'Ile à la Crosse, l'y attendait, ainsi qu'un ami dévoué des sœurs de cette mission, qui ambitionnait l'honneur et le bonheur de veiller sur notre bonne mère depuis le portage jusqu'à l'Ile à la Crosse, et qui avait promis de mettre sa berge à sa disposition, et de la conduire saine et sauve à la porte de l'Hospice St-Joseph. Le Révérend Père Moulin m'a dit à moi-même, ma très honorée mère, que, voyant arriver les charrettes, il s'était empressé d'aller saluer notre mère visitatrice, qu'elle était tellement méconnaissable, défaite, brisée et épuisée, qu'il en fut ému de compassion et même inquiété. Il crut prudent de la laisser reposer quelques heures. Pour cela, il prétextait qu'il fallait qu'il passât le dimanche là pour voir son monde qui ne s'était pas encore présenté pour la réception des sacrements. Sa tente fut dressée dans l'endroit le plus commode et elle put s'y retirer

et s'y reposer. Malheureusement la tempête s'éleva pour augmenter les souffrances de notre pauvre mère et par là ses mérites. Le vent soufflait avec une impétuosité incroyable, la pluie tombait par torrents, les hommes eux-mêmes grelottaient de froid. Notre bien-aimée voyageuse était blottie dans sa tente, souffrant en silence et avec une parfaite résignation les fatigues du voyage, l'inquiétude et l'incommodité de sa position, l'humidité du terrain, le froid, la pluie. Pour se garantir de la pluie que le vent poussait violemment sur sa tente, menaçant de la renverser à chaque bourrasque, notre chère mère pria notre digne ami, Mr Louis Jourdain, de lui couper d'énormes longueurs de bois vert pour les mettre sur les franges de sa tente et la consolider ainsi. En se couchant au milieu elle ne sentait pas la pluie.

Le 2 août, vers midi, les berges s'éloignèrent des rivages redoutables du Portage la Roche. M. Louis Jourdain avait prié Notre Mère d'embarquer dans sa propre berge dont il était le pilote. Il était fier comme un roi de l'honneur qui lui était fait et heureux d'accomplir la promesse qu'il nous avait faite de nous amener Notre Mère Charlebois... Ce Monsieur est le guide de la brigade du Fort Cumberland, et serviteur fidèle de M. Horace Bélanger, frère de notre chère Sr. Casgrain. Les berges s'étant donc un peu éloignées, hissèrent leur grande voile, et voguèrent vers l'Île à la Grosse à la grande joie de notre chère Sr. assistante... Le vent augmentant peu à peu, les voyageurs, volaient sur l'onde écumante. Le lendemain le vent fut encore favorable toute la journée. On arriva enfin au grand lac du Bœuf, dangereux et très long. Les hommes étaient joyeux d'entreprendre cette traversée à la voile ; notre mère craignait un peu. Le lac était blanc d'écume, et le vent promettait d'augmenter ; mais le guide assura qu'il n'y avait aucun danger, connaissant sa force, son adresse, son expérience et celle de ses hommes accoutumés à braver les tempêtes. Donc, à la grâce de Dieu ! les hommes poussèrent joyeusement au large, hissant leur grande voile. En un instant le rivage disparut et les berges furent lancées dans ce lac du Bœuf, où plus d'un brave a tremblé en se voyant si près, si près de la mort. La berge craquait et elle volait de vague, en vague avec une vitesse qui effrayait

notre pauvre mère. Le jeune fils de M. Charles Gaudet était dans la même berge, il avait été confié à notre mère par son père lui-même au Portage la Roche. C'est un enfant de 8 ans, craintif et timide; aussi tremblait-il de tous ses membres au milieu du lac; la frayeur le mit hors de lui-même et s'attachant au bras du pilote il criait: Louis, baisse la voile! Louis, baisse la voile!... Notre mère dit qu'en effet c'était effrayant; elle fit son acte de résignation et s'abandonna à la volonté du bon Dieu, à qui les vents et la mer obéissent. Il n'est pas rare que les voyageurs mettent huit à dix jours pour traverser ce lac en côtoyant la terre, craignant de périr. Cette fois, comme le temps était beau, le vent seul soufflant impétueusement, les hommes de la brigade n'avaient pas hésité à se lancer au milieu du lac, pour raccourcir leur chemin. La traversé se fit en six heures

Le 4 avril, à 2½ hrs du matin, le guide cria "Lève! Lève! bon vent. En peu de temps tous furent embarqués, la voile hissée, et les berges glissèrent de nouveau comme l'éclair sur l'onde écumante conduisant à l'Île à la Crosse.

Permettez-moi ma très honorée mère, de vous prier de laisser notre chère mère visitatrice pour quelques heures à la garde des anges gardiens de l'Institut et de vous inviter respectueusement à vous transporter "incognito" à l'Île à la Crosse où vous verrez les choses au naturel. Toutes les physionomies sont épanouies de joie; c'est jeudi, et, par conséquent, récréation dans l'Hospice St-Joseph. Les enfants qui jouent dans les cours, font retentir l'air de leurs cris joyeux, ils ne parlent que de mère visitatrice; dans l'hospice, toutes sont en émoi. Notre chère sœur Supérieure met la dernière main au petit ménage de notre mère dans ses deux chambres; elle pense à tout, elle prévoit tout, elle sourit à tous; son cœur tressaille d'allégresse. Sr. Nolin rode joyeusement dans sa cuisine, époussette son fourneau bien miné et ses grands chaudrons bouillant à gros bouillons, tient des gros et beaux œufs prêts pour faire une belle omelette au lard; les théières luisent sur la table, le plancher est si net qu'on n'ose passer par la cuisine; de temps en temps elle court à la porte, pour voir si on aperçoit les berges à travers les grands arbres de la "Pointe des Gens des terre," puis revient immédiatement

à son fourneau ou va dans sa "dépense" visiter ses confitures, pour donner les meilleures à notre mère. Sr. Mercier est celle qui attire l'attention générale... C'est le poisson dans l'eau ! elle va, elle vient, le balai, le plumeau à la main, mettant tout en ordre dans son office, à la communauté, partout. Elle a un mot aimable, agréable pour chacune, son cœur déborde ; toutes les cinq minutes elle court au chassis pour voir si notre mère arrive. Mais c'est à la maison d'école que la gaieté est la plus bruyante ; 28 filles sautent, chantent, parlent ; une dizaine de sentinelles sont dans les chassis à qui criera la première : " La berge ! c'est notre Mère ! Ma Sr. Lange-lier et votre très chère petite fille jettent un dernier coup d'œil sur l'ensemble du ménage de la grande bâtisse pour l'arrivée tant désirée... Enfin, vers 3½ hrs. de l'après-midi, un cri de joie se fait entendre : " Les berges ! Les berges ! Notre mère visitatrice ! 40 voix répètent avec un frémissement de joie inexprimable : " Les berges ! Les berges ! Notre mère visitatrice est là ! Oui, c'est vrai, les grandes voiles, gonflées par le vent, passent au-delà des grands arbres, c'est l'heure désirée. En dix minutes les enfants furent en toilette de première classe, rangés en deux haies près de la grande barrière, en face de l'église ; les filles, les sœurs les y rejoignaient bientôt. Les berges s'avançaient toujours, une quitta les autres et vint droit à la mission. Il n'y avait plus de crainte, plus de doute... bientôt nous pûmes distinguer une Sœur Grise, dont la tête s'inclinait gracieusement nous saluant de loin. Peu à peu nous distinguâmes les traits, de notre mère bien-aimée, nos yeux se mouillèrent : vous le savez, les grandes joies comme les grandes douleurs font couler des pleurs. Enfin la berge s'arrêta sur le sable de notre rivage, ma Sr Supérieure s'avança avec ma Sr Senay au devant de notre Mère sur le petit quai pour lui souhaiter la bienvenue et l'aider à débarquer, ce qui fut fait en trois minutes et puis nous nous jetâmes, à notre rang, dans les bras de notre bien-aimée mère visitatrice. Ah ! il faut avoir goûté à l'ennui ; il faut avoir eu occasion de renouveler bien souvent le sacrifice de l'éloignement perpétuel, de l'isolement, pour comprendre le bonheur qu'on a à revoir *une* des personnes aimées qu'on a quitter pour toujours... surtout

quand cette personne vient à nous de la part de Dieu et au nom de nos supérieures pour nous consoler et nous fortifier... Je juge mes Sœurs d'après moi-même ; j'étouffais, je ne pouvais pas articuler un mot. Notre Mère salue ensuite nos enfants de l'école, qui la mangeaient des yeux... ; car pour nos pensionnaires, nos orphelins, nos orphelines, notre Mère était un être d'une autre nature que nous ; ils ne revenaient pas de leur surprise, de voir qu'elle était une sœur grise comme nous. De là nous entrâmes à l'église, où la foule nous suivit ; nous montâmes à la tribune pour chanter, dans l'élan de notre reconnaissance, le " Laudate Dominum, " qui portait aux cieux le cri de notre cœur ému par les bontés du Seigneur ! Les révérends Pères nous accompagnèrent dans le saint lieu chantant avec nous le saint cantique... Au sortir de l'église, nous offrîmes nos sincères remerciements au révérend Père Moulin qui avait accompagné notre mère depuis le Portage. De là, nous comblâmes M. Louis Jourdain de félicitations, de remerciements, pour sa politesse, pour son dévouement pour notre mère, puis nous allâmes donner la main aux hommes de sa berge. Ma Sr Supérieure et ma Sr. Nolin leur firent distribuer quelques bonnes choses, leur servant elles-mêmes du bon thé sucré, des galettes et du beurre. M. Jourdain fut invité à passer au réfectoire des hommes à l'hospice pour prendre un bon repas avec le cuisinier de notre mère, un respectable vieillard canadien, dont j'ai oublié le nom. Le révérend Père Rapet, supérieur de la mission, distribua généreusement de belles torquettes de tabac à ces bons voyageurs, tous protestants à l'exception de M. Jourdain, pour les récompenser de leurs bons services envers notre mère. Il paraît qu'ils ont été émerveillés de l'accueil que nous leurs fîmes et qu'ils auraient dit : " On fait cas de nous, à la mission de l'Île à la Crosse. On nous y traite bien, cela nous fait plaisir..." Enfin, ils débarquèrent ayant à la bouche une belle pipe neuve que le révérend Père Rapet leur avait donnée en présent avec du bon tabac.

Mais je reviens à notre chère mère Charlebois. Elle se dirigea ensuite vers l'hospice, alla s'agenouiller quelques minutes à la chapelle pour y adorer le saint sacrement et.

de là passa à la communauté où nous l'entourâmes avec amour et bonheur, pour l'entendre nous parler de vous, ma très honorée mère, et de toutes nos bien-aimées sœurs de la maison-mère et des missions du Nord. A 5½ heures, nous allâmes dire notre chapelet. Il nous fut doux de sacrifier au bon Dieu les instants délicieux que nous passions auprès de *vo*tre représentante pour aller à l'heure marquée par la règle remercier Notre-Seigneur de ses bienfaits. Au moment où la cloche tintait, le révérend Père Rapet arrivait à l'hospice pour offrir ses hommages à notre chère mère visitatrice.

A 6 heures notre mère visitatrice voulut bien se rendre à notre belle grande maison d'école pour y recevoir les hommages des enfants. Elle fut instamment priée de prendre la place d'honneur sur une estrade préparée pour elle, ayant le Révd Père Rapet à sa droite et ma Sœur Supérieurs et nos Sœurs à sa gauche. 38 filles en robe bleue ciel, tablier blanc, beaux souliers d'original, 9 garçons en grand costume étaient rangés en ordre, avec le sourire sur les lèvres. Aussitôt que notre mère fut assise, l'harmonium résonna joyeusement et les enfants chantèrent avec entrain une jolie chanson. Aussitôt que l'harmonium eut fini ses derniers accords, l'aimable petite Sophie Charlebois s'avança joyeusement vers notre bonne mère, et l'ayant saluée profondément, elle lut :

Ma révérende et bonne Mère,

Le bonheur le plus pur, l'allégresse la plus douce, transportent les cœurs en ce moment; aussi les expressions manquent-elles pour traduire les émotions de chacune. Pour mesurer notre bonheur, il faut compter les heures et les jours de l'attente; car voilà deux ans que vous allez comme un ange consolateur, de mission en mission, porter secours, appui, consolation, joie et bonheur à vos sœurs exilées, à leurs pauvres, à leurs élèves, à leurs orphelines, à leurs orphelins. Notre tour venait le dernier... Nous devions attendre deux ans. Oh! que le temps a été long! Mais, enfin, le ciel nous sourit, nous entrevoyons le jour tant désiré de votre arrivée. Avec la chaleur, les beaux jours, les douces nuits, le mois d'août cette année nous apporte l'espérance et le bonheur... Les berges étaient à peine parties, que déjà

nous regardions si elles reverraient ; sans cesse nos yeux se portaient vers cette petite pointe, d'où nous pouvions vous apercevoir. Le plus petit point dans le lointain nous faisait tressaillir d'espérance et chacune s'écriait : c'est notre mère visitatrice ! c'est elle ! c'est elle ! enfants, courons sur le rivage nous jeter dans ses bras. Les fronts s'illuminaient de joie, les cœurs battaient d'ivresse. Nous nous jetions dans les bras des unes des autres et nous nous disions : ah ! quand donc arrivera-t-elle, cette mère que nous aimons tant ?... cette mère, image de notre mère Youville et de notre mère Générale, que nous appelons de nos vœux depuis deux ans. Enfin, il est arrivé ce jour désiré ! qu'il nous est doux, qu'il nous est consolant, de vous voir au milieu de nous, et de vous offrir l'hommage de nos sentiments. Merci, ma révérende et bonne mère, de n'avoir pas reculé devant les fatigues, les ennuis, les difficultés, les contretemps d'un long et pénible voyage, pour venir aborder au pauvre et silencieux rivage de l'Île à la Crosse, où les cœurs vivaient dans l'attente de vous revoir. Ah ! c'est bien justement que nous donnons à Dieu ce nom si doux, si expressif de " bon Dieu." Oui ! il est bon, celui qui nous donne aujourd'hui de goûter et de savourer quelques gouttes de la dose du bonheur, qui nous est réservé dans votre visite !

O notre Père qui êtes aux cieux, merci ! mille fois merci ! en retour de vos bienfaits, nous vous faisons l'hommage sincère et spontané de nos cœurs.

Répandez, ô mon Dieu, sur notre vénérée mère visitatrice vos plus abondantes bénédictions et accordez-nous la grâce de la posséder dix beaux grands mois à l'Île à la Crosse.

Toute la classe s'inclina profondément une dernière fois devant notre mère et reçut le signal de s'asseoir, pour entendre les aimables et maternelles paroles de celle que tous revoyaient avec tant de bonheur. Après un agréable quart d'heure passé au milieu de cette troupe enfantine, notre mère retourna à l'hospice, satisfaite des enfants.

Le lendemain dans l'avant-midi, ma Sr. Supérieure conduisait notre mère au cimetière pour aller prier sur la tombe de notre regrettée et chère sœur Dandurand. Le samedi et

le dimanche s'écoulèrent rapidement, mais le bonheur était empoisonné par une triste pensée. Nous nous étions bercées si longtemps de l'espoir de passer l'hiver avec notre mère visitatrice et voilà que des affaires imprévues et d'une haute importance viennent faire connaître à notre chère mère et à nous que le bon Dieu, dans des vues que nous adorons, ne veut pas nous accorder ce bonheur. En effet, voilà qu'après avoir attendu deux ans, au lieu de la posséder dix mois dans la joie et la consolation, il nous faut dire *fiat* et la voir s'éloigner après trois semaines seulement de résidence chez nous. Avec amour et en silence, nous nous soumettons, étouffant nos larmes et notre douleur. C'est Dieu qui le veut ainsi.

Le mercredi, 10 du mois, notre mère ayant fait la visite de la maison d'école, accompagnée de ma Sr. Supérieure, installa ma Sr. Senay, première maitresse, en remplacement de votre très humble petite fille, qui ne pouvait qu'avec peine et misère s'acquitter des devoirs et des travaux de cet emploi, à cause de sa mauvaise santé. Je vous avouerai, ma très honorée mère, que ce fut un gros sacrifice pour moi de laisser surtout mes chères orphelines. Voilà dix ans que *je me consume* pour leur bonheur, et quand on a beaucoup souffert pour quelqu'un, il est difficile de ne pas s'attacher à ce quelqu'un, surtout s'il est malheureux, disgracié, abandonné, et que c'est le devoir qui nous a fait soulager sa misère. Mais c'était le temps de dire : " Le Seigneur m'avait donné la santé, le Seigneur me la retire, que son saint nom soit béni ! "

Le 11, notre mère alla au Fort de la Compagnie qui est à un demi mille de la mission. J'eus le plaisir de l'accompagner ; mais une fois rendue chez M. et Madame Macdonald, et après avoir rempli les civilités ordinaires, j'eus la triste commission de traiter du départ de notre mère dans les berges de ce bourgeois. Je vous assure, ma très honorée mère, que mon cœur se gonfla plus d'une fois, surtout quand j'appris que ce départ était avancé d'une quinzaine de jours et qu'il s'effectuait le 25.

Le 15, notre mère visitatrice fut invitée par ma sœur supérieure à aller assister à l'examen public des enfants, présidé par le Révérend Père Rapet, supérieur de la mission. Plus d'un petit cœur battait sous l'étreinte de la crainte et

de l'espérance : c'était sérieux ! La table des récompenses était couverte, sous cette couverture dormaient 9 belles poupées, puis des statuettes, des médailles, des images, du ruban, des médaillons, des chapelets, etc., mais il fallait auparavant faire parade de son savoir ; et c'était ce qui troublait la joie de cette troupe enfantine, d'ordinaire souriante et sans soucis aucuns, mais que, aujourd'hui, nous voyions pâle d'appréhension et tout-à-fait inquiète. Notre mère devina la chose et par des paroles douces et naturelles releva le courage et l'espérance de ces chers enfants. Notre sœur Langelier fit paraître sur la scène ses grands philosophes qui crièrent A, B, C, D, etc., puis d'autres, et encore d'autres, épelant courageusement les terribles mots du syllabaire. C'était amusant de les voir étudiant du regard la physiologie de notre mère visitatrice, pour découvrir si elle était satisfaite. Le plus petit encouragement de sa part faisait disparaître le nuage de tristesse qui assombrissait le visage de ces jeunes écoliers et de ces craintives écolières. Il y en eut un, nommé Joseph Lemay, qui fixa l'attention générale, c'est un petit bonhomme de 7 ans, gros, gras, à l'œil clair et tout-à-fait grave ; c'est comm^e une statue. Comme il s'avangait, le Rév. Père Rapet dit : Ma Révérende Mère, voici le juge. Le petit garçon conserva son sérieux et le Révérend Père raconta le fait suivant : “ L'hiver dernier, les garçons s'amusaient ensemble de diverses manières, les uns disaient la messe, les autres jouaient au martyr, et Joseph Lemay s'imagina de faire le jugement général. Il s'installa sur un siège et se fit connaître comme “juge des vivants et des morts.” Tous les garçons accoururent pour voir comment tournerait l'affaire. Par malheur, durant le jour, quelques-uns avaient offensé ce petit bonhomme. Voilà la trompette qui sonne, les anges descendent séparer les bons d'avec les malheureux méchants. Joseph Lemay fait placer à sa droite ceux qui lui avaient fait plaisir et à sa gauche ceux qui l'avaient tourmenté ou fait pleurer ; puis, haussant la voix, il dit : “ Venez à moi au ciel, vous qui êtes à ma droite !..... ” et se tournant vers les autres : “ Vous autres à gauche, allez-vous-en chez le vieux gris. ” Le jugement était fini ; .. mais le nom de juge lui resta. Ceci avait beaucoup amusé le Rvd. Père qui dans

le temps avait les garçons sous sa tutelle ; il questionna l'enfant sur le jugement et celui-ci lui dit : " Moi, mon Père, quand je jongle au jugement je pense de même. Quand la trompette sonnera, tous les morts vont se réunir ici, à l'Île à la Crosse, dans le bas-fond au pied de la butte de la grande croix. Le Bon Dieu va se mettre en haut de la butte et il va accrocher les balances dans les bras de la grande croix, les anges vont être autour de lui et puis le Bon Dieu pèsera le bien et le mal de chacun, et pendant ce temps-là, les anges, à mesure, sépareront les bons d'avec les mauvais." " Et toi, lui dit le Père, de quel bord seras-tu ? " " A drette, mon Père ; et moi, dit le Père : " A drette et tout. " " Vous comprenez, ma très honorée mère, que cette anecdote amusa notre chère visitatrice, qui appela l'enfant près d'elle et lui dit " Ecoute, mon cher, viens ici, j'ai peur des jugements du Bon Dieu au dernier des jours. Voyons, dis-moi, où me mets-tu, toi ? " Le petit prit la question au sérieux et répondit : " Dans le ciel, avec le Bon Dieu, ma mère. " Là, à la bonne heure, cria l'assistance et le juge s'en retourna prendre son rang pour lire. Mais il faut vous dire que notre mère en entrant à l'école avait dit qu'elle n'en sortirait pas sans avoir *salé* deux enfants qui avaient tendu un piège à la bonne Esther. Voici un autre fait qui vous amusera. Pendant les réunions de la visite, une fille remplaçait ma sœur Langelier pour faire la classe aux enfants. Quand c'était Angélique, les enfants se tenaient en respect, car elle se fait respecter ; mais la chère et dévouée Esther n'a pas la voix de tonnerre d'Angélique, vous connaissez qu'on l'entend à peine quand elle parle, tant sa voix est faible. Elle fit réciter les leçons, etc. Tout allait bien quand l'espiègle Sophie Charlebois se met dans la tête de lui jouer un tour. Elle prend son manuscrit, cherche une page d'un griffonnage affreux, et s'en va bien respectueusement lui demander les mots les plus difficiles à trouver, et cela à diverses reprises. Joseph Grandin en fait autant de son côté. Tous les yeux étaient sur Esther, qui devina le tour et leur dit : C'est bien, vous irez demander ces mots à ma sœur Langelier quand elle arrivera. Cela ne faisait pas leur affaire. Ma sœur Langelier en fut très mécontente et leur dit que plus tard l'affaire s'arrangerait. Plusieurs jours

s'étant écoulés, les coupables se croyaient quittes pour la peur ; mais notre mère visitatrice s'était chargée de la réprimande. La lère classe de manuscrit était en présence de l'assistance, quand notre mère fut priée par le Révérend Père de donner une page quelconque. J'accepte avec plaisir, répondit-elle. Voyons, ma petite fille, Sophie Charlebois, prend la page *Le Pavage*. Vous vous rappelez, ma très honorée mère, que cette page est très habilement griffonnée. Il fallait voir la pauvre enfant se rapetiser et se grossir les yeux, jongler, essayer ; elle suait à grosses gouttes dans le *pavage des rues*. Notre mère riait de tout son cœur ainsi que l'assistance ; la pauvre petite en avait le cœur gonflé, enfin elle parvint à lire sa leçon bien tristement. Notre mère donna encore une autre page aussi difficile qui la fit bien rougir. Enfin son expiation était finie. Notre mère passa à Joseph Grandin qui dut, lui aussi, lire la page du "Pavage." Quant il eut fini, notre mère ajouta : " Là, mon garçon, tu iras encore demander des mots difficiles à Esther." Le jour se fit dans la tête des deux coupables, ils comprirent la leçon. Joseph Grandin eut bien de la misère à avaler les grosses larmes qui remplissaient ses yeux. Je pense qu'ils se rappelleront longtemps de cette leçon. Ensuite notre mère eut la bonté de donner des pages connues et ils firent honneur à leur maîtresse ainsi que les autres. Ce jour là fut un jour d'épreuves pour Sophie Charlebois. Cette petite paraît bien et apprend bien ; par conséquent elle est à la tête de sa classe. Elle était sûre de faire éclat, je pense, par sa lecture dans l'Histoire Sainte. Elle avait la tête en l'air et son regard disait : Je connais ma leçon, je ne suis pas embarrassée. Le Révérend Père donne une page, Sophie ouvre son livre avec assurance et lit à haute voix : " Paragraphe 36me, Règne de David. Un Amalécite échappé au *carnavage*..... par malheur la langue lui avait fourchée, au lieu de dire carnage, elle dit *carnavage*. La pauvre enfant déconcertée se mit à pleurer..., et nous, malgré notre bonne volonté, nous ne pûmes nous défendre de rire un peu... Tout de même, elle reprit courage et fit ensuite une bonne lecture, avec un peu plus d'humilité. Notre mère visitatrice parut satisfaite de l'application des enfants, elle les encouragea et les récompensa ensuite en leur distribuant de beaux prix.

Le 16, nous allâmes prendre un beau congé à la grosse île, pour y cueillir des framboises et des bluets. Notre mère nous y accompagna à notre grande joie. Les jours s'écoulaient avec une rapidité incroyable ; nous n'osions pas entamer la conversation du départ, les cœurs en étaient trop affectés. Ce sacrifice nous était bien pénible, surtout après les assurances que vous nous aviez données au séjour de votre déléguée dans notre Hospice pendant quelques mois. En face des raisons qui l'obligeaient à retourner à Montréal, nous sentions encore plus vivement le besoin que nous avions de la voir demeurer chez nous plus longtemps. Mais il n'y avait plus qu'à accepter en silence cette nouvelle épreuve de notre Père Céleste et dire avec Notre-Seigneur : " Mon Père ! que votre volonté se fasse et non pas la mienne ! "..... Les préparatifs du départ se faisaient en silence.

Le 25, jour de joie, de bonheur et de fête pour toutes les sœurs de l'Institut, fut pour nous celui du sacrifice. Nous laissâmes notre ouvrage pour nous grouper autour de notre mère, pour causer doucement avec elle. Même dans l'avant-midi, pour faire diversion aux pensées tristes, nous jouâmes un peu à la Perfection, en union avec nos chères sœurs de la Maison-mère. Nous dinâmes à 11 heures. Le ciel semblait sympathiser avec nous ; la pluie tombait abondamment, puis s'arrêtait pour recommencer. Vers 11½ heures le ciel s'éclaircit ; on vit les berges s'ébranler au Fort ; à midi, une se dirigea vers la maison. Les adieux se firent en pleurant Si vous permettez, je passerai brièvement sur ces tristes souvenirs..... Le cœur me fait mal et les émotions me tuent..... Ma sœur supérieure, nos sœurs et nos enfants accompagnèrent notre mère bien-aimée jusqu'à la berge. J'essayai de me rendre courageuse, je les suivis quelques minutes, et je me tins appuyée sur la grande barrière ; mais le cœur me manquant, je retournai vite à l'hospice me jeter aux pieds de Notre-Seigneur dans le saint Sacrement pour y puiser énergie, courage, résignation et force. Mes sœurs vinrent me rejoindre successivement, et puis, fortifiées, nous retournâmes chacune à nos occupations, jetant un dernier regard sur la berge qui disparaissait dans

le lointain..... Adieu ! ma mère, lui dites-nous... adieu !... Au revoir ! au ciel ! car c'est tout probable que ce bonheur ne nous sera pas redonné ici-bas... Mais tout de même, au revoir sur la terre ! si Dieu le veut.

Le lendemain M. et Madame Lafleur arrivaient de Manitoba. nous apportant des nouvelles et des lettres qui venaient nous distraire à propos. Nous fûmes agréablement surprises d'apprendre que S. G., Mgr Grandin, était en route pour l'Ile à la Crosse et que nous aurions le bonheur de nous agenouiller à ses pieds dans quelques jours. Les préparatifs de la réception fi ent diversion à l'ennui.

Monseigneur arriva à l'Ile à la Crosse le 4 septembre par un gros vent de nord, à une heure après-midi, au moment où le dernier coup allait sonner. En un instant les gens furent avertis, les fusils chargés et joyeusement déchargés pour saluer Sa Grandeur. Il y eut salut solennel du S. Sacrement et chant du *Te Deum*. Ensuite Monseigneur adressa à l'assistance quelques paroles qui émurent les cœurs. Nous eûmes le bonheur de le posséder 8 jours ; ce fut joie, bonheur et fêtes continuelles pendant cette semaine. Enfin le 12, hier, nous nous agenouillions à ses pieds, le cœur gros d'émotions, pour recevoir sa paternelle bénédiction, et Monseigneur embarquait en canot d'écorce, accompagné de 3 bons hommes, pour le lac Vert. Puisse les saints anges gardiens du diocèse de St-Albert veiller sur le vénéré Prélat que le bon Dieu nous a donné et que nous aimons et vénérons comme un saint.

Nous sommes rentrées dans l'isolement et la solitude de notre plage à moitié submergée par les immenses vagues de notre grand lac. A part l'arrivée de quelques sauvages nous apportant des lettres ou des petites nouvelles insignifiantes, plusieurs mois s'écouleront dans la monotonie ordinaire. Heureusement que l'ouvrage ne manquera pas ; puis, comme par le passé, chaque soir, nous nous écrierons à la récréation : Ah ! que le temps passe vite, je n'ai pas fait tout mon ouvrage aujourd'hui, demain il faut que je redouble d'activité et que j'économise chacune de mes minutes.

Ma très honorée mère, je dois avouer publiquement que je suis une grande parleuse. Je vous demande pardon de

vous avoir entretenue si longuement; si c'est un grand défaut, dites-le moi, en grâce, et je tâcherai de me corriger. Mais j'avais l'intention de vous faire plaisir: agréez donc ma bonne volonté. C'est demain la belle fête de l'exaltation de la Ste-Croix, je termine pour faire mon exercice de chant. Demain, en union avec toutes les Sœurs de l'Institut, nous adorerons, louerons, chanterons le Dieu de la Croix, nous embrasserons ce bois sacré et nous accepterons nos épreuves et nos croix. Nous prierons pour vous, c'est toujours un devoir pour nous, mais surtout cette année, que vous nous avez accordé l'immense consolation de la visite de votre déléguée. Merci, ma très honorée mère, mille et mille fois de nous avoir envoyé un ange consolateur pour nous ranimer, nous encourager, nous guider et nous instruire. Ainsi fortifiées, nous marcherons à grands pas, Dieu aidant, dans le chemin de la perfection.

Je termine en vous priant d'agréer l'hommage du profond respect, de la reconnaissance et de la piété filiale de toutes vos chères filles de l'Île à la Crosse, en particulier de celle qui se dit avec bonheur, ma très honorée Mère,

Votre respectueuse et obéissante enfant,

Sr. MARGUERITE MARIE, Sr. Grise

LETTRE DE LA RÉVÉRENDE SŒUR CHARLEBOIS,
Assistante générale de l'Hôpital Général de Montréal.

ITINÉRAIRE DEPUIS L'ÎLE A LA CROSSE JUSQU'A ST. BONIFACE.

12 OCTOBRE, 1881.

Mes bien chères Sœurs,

En laissant l'Île à la Crosse, je m'assurais qu'on vous écrirait pour vous donner de mes nouvelles et d'autres aussi; pour cela, je passai mes notes de voyage à ma chère sœur Marguerite-Marie; aujourd'hui j'en fais autant auprès de ma chère sœur Curran, me réservant de faire au moins une lettre générale pour nos missions du Nord par le courrier de Décembre.

Donc, je laissais l'Île à la Crosse le 25 Août, anniversaire de mon arrivée à cette mission, il y a dix ans, et anniversaire aussi de mon départ de la Maison-Mère, il y a deux ans.

J'arrivais au Lac Vert le 30 du même mois ; là, j'ai eu le bonheur de rencontrer Mgr Grandin qui était arrivé une heure avant moi. J'étais heureuse de voir ce saint Evêque ; nous nous sommes entretenus longuement des missions, du progrès des écoles, des bâtisses nouvelles de nos sœurs, etc., etc. Le 31, je faisais mes adieux à ce digne Prélat, pour me rendre à l'autre côté du Lac Vert, et là, prendre un wagon pour me rendre à Carlton, en compagnie de Mr. Sinclair, sa dame et ses enfants ; tous furent très bons pour moi, ainsi que l'avait été également le bourgeois de l'Ile à la Crosse, Mr. McDonald, sa dame et ses quatre charmants petits enfants. J'arrivais à Carlton le 8 Septembre L'honorable Monsieur Clarke, avec sa politesse et sa bienveillance ordinaires, m'envoya chercher et me logea chez-lui. Sa dame et ses demoiselles me comblèrent d'égards et de prévenances. En attendant le steamboat, j'eus la consolation d'entendre la sainte messe le 11, qui était le dimanche. Mr. Clarke voulu bien me faire conduire en voiture avec sa dame et une de ses demoiselles jusqu'au Lac Canard ; ensuite, nous prîmes le dîner à St. Laurent. Dame Clarke avait emporté ce qu'il fallait pour éviter de mettre le Rév. Père Fourmond dans l'embarras. Le 12, à 6 heures du matin, j'entends siffler le "Lilly," ce qui me donna une grande joie : mon Dieu, que nous connaissons peu ce que l'avenir nous réserve ! Ma joie n'aurait pas été si grande si on m'eût dit que j'aurais à attendre si longtemps ça et là. Dans mon ignorance de ce qui m'attendait, je pris le vaisseau vers 9 heures du matin 12 ; j'arrivais à Prince Albert vers les 4 heures du soir. Mr. Clarke, qui était à bord, se décida à aller au-devant du "Northcote," que nous dûmes attendre pendant huit longues journées dans la maison de la Compagnie. Heureusement que nous ne payons pas de pension tout le temps que nous sommes en attente, vu que le steamboat et les maisons appartiennent à la même Compagnie de la Baie-d'Hudson. J'avais aussi la chance d'avoir une bonne dame avec moi, Mme. Spence, de St. Boniface même. Enfin je laissais Prince Albert le 20, pour prendre le "Northcote."

Je dois vous dire que j'ai visité le terrain et les deux maisons que Monseigneur a achetées à Prince Albert, pour y

faire venir des Sœurs. Il y a beaucoup de bien à faire, la place est très avancée et pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie; il y a deux moulins à farine et à scie, deux églises protestantes avec école, mais rien encore pour les pauvres catholiques. Presque toutes les familles sont riches ou à l'aise, point de vrais nécessiteux; les terres sont bonnes. Tout de même, j'étais heureuse de laisser tout ce bien-être pour continuer ma route vers mon cher chez-nous. Le 22, nous arrivions au Fort Comberland, à 7 heures du soir. Mr. Bélanger vint au-devant de moi pour me conduire chez lui, voir sa dame et son petit *bébé* de deux jours. Vous pouvez penser que je fus bien reçue, mais je n'ai pas pu profiter de la facilité que j'aurais pu avoir d'augmenter ma provision de biens spirituels, le steamboat quittant le port avant le jour. Cependant je pris le temps d'aller adorer Notre-Seigneur, quoique l'église soit éloignée du Fort. Le bon Père Lecoq avec lequel j'avais voyagé il y a deux ans, et qui réside maintenant à ce Fort, était alors privé de dire la sainte messe sur semaine n'ayant que très-peu de vin pour la messe du dimanche: il en a reçu par le "North-cothe" six jours plus tard. Le 24, j'étais au grand Rapide près du Lac Winnipeg à attendre le "Colville." Si, au moins, il y avait eu un prêtre; mais j'étais absolument dans la disette des choses spirituelles, m'encourageant toutefois par la confiance que j'ai que Notre-Seigneur, eu égard aux efforts que je fis pour passer ce long temps dans une parfaite résignation à sa sainte volonté, m'en tiendra compte, et que le sacrifice, que j'acceptai de mon mieux, attirera sa bénédiction sur les affaires que j'ai à traiter pour le bien des missions, moi qui ai tant hâte de revoir notre Mère Générale. Le croiriez-vous? je n'avais seulement pas de papier pour vous écrire! de plus, je n'ai reçu aucune lettre de Montréal, toutes celles qui étaient arrivées avaient été expédiées par M. Clarke à l'Île à la Crosse, dans la pensée que j'y prolongerais mon séjour jusqu'à l'année prochaine. Ainsi vont les choses dans le Nord. Que Dieu en soit béni!

Enfin le 4 octobre, vers les 6 heures, on nous annonça l'arrivée du "Colville" ainsi que celle des jeunes Letellier et Bélanger. Le 5, nous prenions le "Colville" avec actions de grâces.

J'avais l'espoir d'arriver pour dimanche à St. Boniface, mais le Bon Dieu exigeait le sacrifice complet et jusqu'au bout. Après avoir été ballottés en tous sens sur le fameux Lac Winnipeg, et avoir payé le tribut au mal de mer, nous arrivions au Fort de Pierre, le samedi 8 courant. La journée du dimanche me parut bien longue. Enfin le lundi, je montais en chars pour venir surprendre bien agréablement nos chères sœurs de St. Boniface pendant le chapellet, vers 5 $\frac{1}{2}$ hrs. Nos sœurs avaient déjà appris que je devais revenir cette automne; mais, tout en m'attendant, elles eurent une joyeuse surprise. J'ai trouvé toutes ces chères sœurs assez bien, seulement nos sœurs St. Joseph, Lafrance et Cusson ont bien vieilles, sans cependant être arrêtées. Je vois surtout avec grand plaisir que la santé de Mgr. l'Archevêque est bien améliorée. Quant à moi, vous pensez bien que je suis un peu fatiguée. Je n'ai pu encore prendre de repos, m'étant occupée d'affaires depuis mon arrivée. Cela durera probablement quelques jours encore. Du reste, je suis bien et heureuse des consolations que m'a procurées le voyage que je viens de terminer. Un télégramme partait d'ici, le soir même de mon arrivée, pour l'annoncer à notre Mère Générale. Qu'il me tarde donc de revoir cette chère Mère, que de choses j'aurai à lui raconter.

Winnipeg et St. Boniface ont bien grandi depuis deux ans; c'est extraordinaire d'y voir le nombre de constructions qui sont en voie. Le beau collège de St. Boniface est un édifice magnifique. Il a été ouvert le 6 de Septembre. La nouvelle et belle Eglise de Ste. Marie de Winnipeg a été bénite et livrée au culte le 4 de Septembre. La cérémonie a été bien imposante. La bénédiction a été faite par Mgr. l'Archevêque de St. Boniface qui a aussi chanté la grand-messe. Le sermon a été donné par Mgr Lynch, Archevêque de Toronto, qui visitait le pays, accompagné de son secrétaire, le Rév. P. McCann. Ce dernier a prêché le soir à vêpres et trois lectures ont été données les jours suivants au profit de l'Eglise, c'est-à-dire, pour l'achèvement du coût de sa construction. Il y avait tous les soirs une nombreuse assistance et une bonne quête. Une mission est annoncée pour la même localité et doit s'ouvrir dimanche prochain.

Elle sera prêchée par des R. R. P. P. Rédemptoristes qui sont attendus ces jours-ci. Le nouveau convent des sœurs des Saints Noms de Jésus Marie est fini et a été béni le 30 Août, fête de leur Fondatrice. J'ai eu le plaisir de m'entretenir avec ces bonnes sœurs et de visiter leur établissement. Nos sœurs sont à importuner le bon St. Joseph pour avoir, elles aussi, les moyens de bâtir. Elles sont très à l'étroit, surtout depuis que le noviciat est ouvert. Elles ont trois novices et trois postulantes. Vous connaissez déjà les noms des novices : Sœur Brabant, métisse du Lac Qu'Appelle, sœur Samson et sœur Parant. Demoiselles Couture et Joséphine D'Eschambault sont entrées le 15 Août, Demoiselle Prince, nièce de Mgr Prince, est venue les rejoindre le 14 Septembre. Toutes sont bien contentes et donnent de bonnes espérances pour leur persévérance. Le petit Hôpital est toujours plein, la plupart du temps il y a dix ou onze malades et souvent un plus grand nombre. Nos sœurs ont eu un surcroît de besogne amené par les fièvres typhoïdes qui sévissaient dans le village de St. Boniface. Parmi les victimes que la mort a enlevées se trouvait le jeune Hébert, élève en philosophie du collège de St. Boniface. Cette perte est vivement sentie par Monseigneur et les Messieurs du collège. Ce jeune homme promettait tant pour l'avenir. Il avait subi un examen brillant à l'Université de Manitoba l'été dernier. Si des croix indiquent le bien qui doit s'opérer dans un établissement, le collège devra faire des merveilles ; les épreuves ne lui ont pas fait défaut, en commençant par la mort du vénéré Directeur, Mr. Forget. Les habitants de St. Boniface ont été bien éprouvés par la maladie et la mort. Celles d'entre vous qui connaissent la bonne dame Gingras, Nancy McMurray, ancienne élève de notre maison, seront peinées d'apprendre sa mort, arrivée ce matin à 3 heures. C'est une grande perte sous tous les rapports. Elle laisse six enfants. Un petit ange s'est envolé au ciel quelques heures avant sa mère.

Comme je voudrais faire écrire à toutes nos missions, cette lettre ne pourra se prolonger beaucoup. Ma sœur Curran espère bien vous écrire encore sous peu. Adieu, mes chères sœurs. J'espère le faire moi-même par le courrier de Décembre ; en attendant, mes prières de chaque jour ap-

pelleront, sur vous et vos œuvres, les bénédictions du ciel. Toutes nos sœurs d'ici se joignent à moi pour vous dire mille choses des plus affectueuses et se recommander à vos prières. Croyez à la vive et sincère affection de celle qui forme, pour vous toutes, les vœux les plus ardents, et qui sera, toujours, dans les divins Cœurs de Jésus et, de Marie,

Votre toute dévouée et affectionnée en N. S.,

SOEUR CHARLEBOIS, ASSTE.

9.

COUVENT DES SAINTS ANGES.

Athabaska, 28 août 1882.

Révérènde St. CHARLEBOIS, A^{te} Gl^e.

Hôpital Général, Montréal.

Ma chère et bonne Mère.

Connaissant le vif intérêt que vous portez aux missions de l'Extrême Nord, je viens vous entretenir de ce dont vous avez pu vous convaincre vous-même lorsque vous vîntes visiter nos maisons : je veux dire les difficultés qui entravent le bien auquel nous sommes si heureuses de contribuer dans la petite mesure de nos forces. Comme vous avez pu le voir, ma bonne mère, la première de ces difficultés et le plus grand obstacle à l'agrandissement de notre œuvre, c'est la pénurie des ressources. Les enfants que nous recueillons étant plus couverts de vermine que d'habits, il nous faut de l'argent pour pouvoir leur procurer les vêtements dont ils ont besoin. Ensuite il nous faut aviser aux moyens de les nourrir ; or, dans ces contrées encore incultes et rocailleuses, il est bien difficile de se pourvoir des choses les plus indispensables à la vie. Les chasseurs, dans leurs courses aventurières, ne rencontrent plus ici comme autrefois les animaux sauvages à peu de distance des habitations. Depuis quelques années, l'orignal, le caribou et l'ours fuient nos bois ; ce n'est qu'après plusieurs jours de marche dans l'épaisseur des forêts qu'ils peuvent être atteints, et encore sont-ils en petit nombre. Comme vous ne l'ignorez pas, ma mère, chaque mission engage un chasseur à qui elle donne un salaire

considérable après l'avoir pourvu largement de munitions que nous faisons venir et qui, à cause des frais de transport et douane, nous coûtent très cher. L'Indien, engagé à cet effet, est-il favorisé ? tant mieux pour nous ; mais avant que nous puissions compter sur le produit de sa chasse, il doit se régaler avec sa famille et ses amis, ayant soin d'enlever tous les meilleurs morceaux de l'animal, lesquels, d'après l'usage, lui reviennent de droit, de sorte qu'il ne nous reste qu'une viande insipide et très dégoûtante, et qui pourtant nous coûte plus cher que les viandes les plus choisies des grands pays. Voilà pour la viande fraîche ; mais le Pémi-kan, la viande sèche et la viande gelée ne sont pas moins dispendieuses à cause de la rareté des animaux sauvages. Il en est de même du poisson. En effet, outre le chasseur, il nous faut engager un pêcheur à qui nous donnons aussi un grand salaire. Sa pêche est-elle fructueuse ? tant mieux encore pour nous ; mais, dans le cas contraire, comme il arrive dans ce moment-ci, le poisson ne se laissant pas prendre dans les rêts, à cause de la crue extraordinaire des eaux, il nous faut payer le pêcheur quand même et jeûner et faire jeûner nos enfants en attendant que le poisson nous arrive, arrachant les navets et les carottes à peine formés pour apaiser la faim de ces pauvres enfants. Si nous avions plus de ressources nous pourrions nous procurer des pays civilisés quelques barils de lard et bien d'autres provisions et nous ne serions pas exposées à être toujours à la veille d'abandonner notre œuvre faute de pouvoir nourrir les enfants métis et sauvages à l'instruction desquels nous sommes si heureuses de nous sacrifier. La régénération d'un peuple infortuné par l'éducation soignée du cœur et de l'esprit est ce qui rend notre œuvre d'une grave importance, et le but que nous nous sommes proposé en quittant notre sol natal, en disant un éternel adieu à notre chère communauté, à des mères aussi chéries que vénérées et à des sœurs bien-aimées, pour venir sur ces lointaines plages cultiver l'esprit et le cœur de l'enfant indien à l'âge où il est plus apte à recevoir la douce influence du bon exemple et de la vertu, serait manqué si, faute de moyens, nous ne pouvions lui donner la pension et le vêtement ; car alors il nous faudrait renoncer à l'instruire.

Tout en vous remerciant de toutes les démarches que vous avez déjà faites en faveur de nos missions, veuillez me permettre de vous prier de faire de nouvelles instances auprès des âmes charitables qui s'intéressent au bonheur de l'enfance et à l'agrandissement de notre œuvre et par conséquent à l'extension de la civilisation ; les aumônes accordées à ces pauvres contrées ne sauraient être mieux placées.

Adieu, ma bonne mère. Veuillez croire à l'affection bien sincère et à la profonde reconnaissance de

Votre respectueuse fille en N. S.

Sr LEMAY, Sr de la Charité.

LETTRE ADRESSÉE A UNE SŒUR GRISE DE L'HÔPITAL DE LA PROVIDENCE, RIVIÈRE MCKENZIE, PAR UN DE SES ÉLÈVES, ACTUELLEMENT COMMIS A LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON, N.-O.

Fort Chipewyan, 5 sept. 1882.

Ma Révérende Sœur,

Je me rappelle votre dernière parole l'été dernier, c'est pour cela que je profite de cette occasion pour vous donner des nouvelles du Fort Chipewyan.

Demain, 6 sept., deux berges partiront pour le Portage La Loche. M. Flett doit partir, ainsi que le capitaine Smith et quelques hommes, pour aller équarrir du bois pour le steamboat en construction. Toutes les machines nécessaires pour ce bateau sont déjà arrivées ici, par les soins de M. McFarlan, qui les a descendues par la Rivière Labiche. Nous pensons donc voir le grand steamboat à l'eau, au mois de juillet prochain.

M. Carsell est revenu du Portage le 17 août dernier, avec ses 8 berges. Les berges de la Rivière Plumée sont arrivées au Fort Smith, le 21 du même mois.

J'ai reçu une lettre de Mgr. Clut, qui a bien voulu m'écrire, ainsi que la bonne Sr. Ward. Je dois vous dire que Marie Beaulieu, votre élève comme moi, a répondu à la proposition que j'é lui ai faite en juin dernier. Je compte donc l'avoir pour compagne l'été prochain. Son papa m'a écrit, il consent à tout ; il est bien content.

J'ai donc recours à vous, ma chère Sœur, pour me pro-

curer un anneau d'or, si vous êtes capable de me rendre ce service. Vous pourriez m'envoyer cet anneau par l'express du mois de décembre. Veuillez aussi me faire parvenir un chapeau de femme, du Canada. Je sais que vous êtes assez bonne pour me faire ce plaisir, si vous le pouvez. Je me rappellerai cela plus tard. En paiement, je vous enverrai quelques paires de souliers par l'express du mois de décembre. Je les ai déjà donné à faire à une femme d'ici. Cet anneau, comme vous le voyez, est pour le mariage de votre pauvre Marie Beau-lieu qui va devenir l'épouse de celui qui reste toujours reconnaissant envers les pères missionnaires qu'il aime et les bonnes sœurs. Croyez bien que Pierre, votre ancien élève, ne sera jamais capable d'oublier ce que les Pères et les sœurs ont fait pour lui. Comme mes gages augmentent, je puis maintenant aider un peu à la Mission de la Providence.

Je serai heureux de donner cette année deux ou trois louis (£ 2 ou 3,) et l'année prochaine, trois ou quatre, (£ 3 ou 4.) C'est ainsi que je pourrai reconnaître un peu ce que les Pères et les sœurs ont fait pour m'instruire, afin de me mettre en état de gagner ma vie.

Quand un Père ou une sœur voudra avoir *quelque chose de moi, je le donnerai de bon cœur, si je l'ai ; je me priverai moi-même plutôt que de les refuser.*

Quand à ce qui regarde mes devoirs religieux, je pense toujours à ce que la bonne Sr. Ward me disait au couvent : Je resterai fidèle jusqu'à la fin ! Et plutôt que de faire de la peine, soit aux Pères, soit aux sœurs, ou à qui que ce soit, j'aimerais mieux mourir...*pour bien dire.*

J'ai fait mon possible pour que papa laissât ma sœur Pauline chez les sœurs, mais il ne l'a pas voulu. Il l'a prise, et l'a emmenée au Fond du Lac pour rester avec lui. Ainsi, vous voyez, ma sœur, que j'ai fait du moins mon possible pour faire tout ce que vous m'avez recommandé à ce sujet.

Germain est encore au couvent des Saints-Anges.

Je termine en me proposant de vous écrire encore bientôt, et en vous souhaitant une bonne santé.

Croyez-moi bien sincèrement,

Ma Révérende sœur

Votre très reconnaissant élève,

PIERRE MERCREDI.

MON DISTRICT

Et huit ans de séjour au Yun-Nan (Chine).

[Les Missions Catholiques.]

RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE.

INTRODUCTION.

CHAPITRE III.

(*suite et fin*) (1).

Autre obstacle au progrès de l'Évangile: l'opium.

Outre l'opposition des autorités, qui nous suscitent une infinité de tracasseries contre lesquelles nous avons une peine incroyable à lutter, il y a encore une autre cause du peu de progrès de la foi dans l'empire du *Milieu*. C'est l'usage ou plutôt l'abus de l'opium qui, par son universalité, ne nous donne pas moins de soucis et semble être un obstacle presque aussi sérieux que le premier à la prédication de l'Évangile.

Au point de vue économique et social, l'opium est la ruine de l'empire chinois. Il causera sa perte dans un avenir qui ne peut être éloigné. C'est là un fait hors de doute pour quiconque est témoin du délire avec lequel les chinois se jettent sur ce poison abrutissant.

Il y a peu d'années encore, ils se contentaient d'acheter et de consommer l'opium en assez petite quantité. Aujourd'hui les besoins ayant augmenté et le prix à raison des besoins, on s'est mis à le cultiver de tous côtés. Les meilleures terres, des plaines magnifiques, jadis couvertes de riches moissons, s'épuisent maintenant à produire le pavot fatale. L'opium est à bon marché, mais les vivres sont hors de prix; arrive une année de disette et tout le monde meurt de faim.

Au point de vue religieux, l'opium est un obstacle sérieux à la conversion des âmes. Tant qu'il se plantera et se fume-

(1) Voir la livraison No. 19.

ra comme aujourd'hui, la religion ne pourra pas faire de grands progrès. Mais voyons en détail comment se passent les choses.

Indépendamment de la question d'empoisonnement que chacun admet, un peu plus, un peu moins, mais qui n'en est pas moins un fait incontestable, puisque l'opium finit toujours par ruiner avant l'âge les constitutions les plus robustes, l'usage de cette drogue produit encore d'autres effets non moins pernicieux.

En effet, l'opium est une cause de fainéantise et de libertinage, une source de dépenses considérables et de ruine pour les familles, en même temps qu'un véritable péril pour la société, par les vols et les assassinats que cette ignoble pratique occasionne.

Rien de plus inerte et de plus abruti que le fumeur d'opium : son existence n'a plus rien d'humain. Le matin, faut-il se lever de bonne heure pour se mettre en route ou vaquer au travail ? impossible, l'opium est là qui réclame ses droits et veut passer avant toute autre affaire. Le soir, a-t-on besoin d'un sommeil réparateur ? Impossible encore, l'opium se prend à heure fixe, et le sommeil ne viendra pas avant que la dose ait été consommée. Faut-il enfin faire une longue marche pour une affaire quelconque, même de la plus haute importance ? Impossible toujours, le besoin de l'opium se fait bientôt sentir d'une manière impérieuse. Alors il faut se coucher en n'importe quel endroit, allumer la petite lampe que le fumeur porte toujours sur lui, rouler les pilules, les mettre dans la pipe et en aspirer la fumée avec autant de précipitation que de délices.

On oublie tout alors, l'engourdissement saisit le fumeur et le plonge dans une sorte de léthargie dont on a peine à le tirer. Appelez-le, poussez-le, frappez-le... il ne vous répondra pas. La maison peut crouler, la terre peut s'entr'ouvrir, il ne bougera pas plus qu'un cadavre. Ni sang, ni forcés, ni énergie chez cette homme avili.

Pour qui a voyagé dans l'intérieur de la Chine, c'est un spectacle sans cesse renouvelé. Dans les auberges, le long des routes, le matin, le soir, partout et toujours, vous ne voyez que geus qui fument l'opium. Entrez-vous dans une

maison, passez-vous dans les rues ? vous êtes saisi de l'odeur nauséabonde de ce funeste narcotique.

L'opium est de la dernière mode : l'homme fume, la femme fume, l'enfant fume. Dans chaque famille on fume, on fume surtout dans les tripots, et Dieu sait les ignominies qui se commettent dans ces maisons, au sortir de ces somnolences brutales.

Chez un fumeur d'habitude, les dépenses qu'occasionne l'opium se chiffrent à la fin de l'année par des sommes assez rondes. Il y en a qui fument jusqu'à 4 et 5 francs d'opium par jour. Les plus pauvres n'en fument guère que pour 30 à 40 sapèques, c'est-à-dire 20 à 25 centimes. Mais c'est toujours énorme pour des gens qui en gagnent à peine le double. En un mot, l'opium est la ruine d'un grand nombre, la misère la plus hideuse dans la chaumière du pauvre.

Un jour que je me trouvais avec un confrère dans une petite localité voisine de Tsao-kia-yn, une jeune femme, couverte de haillons, à la figure amaigrie par la souffrance, nous aborde.

—“ Pères, nous dit-elle, avec des larmes dans les yeux, voici mes cinq enfants, je vous les amène, car je ne puis plus les nourrir...prenez-les...vous m'épargnez la douleur de les voir mourir sous mes yeux.”

Nous regardâmes ces petits êtres chétifs et presque nus, et nous nous sentîmes émus de compassion :

—“ Mais le riz n'est pas cher cette année, est-ce que tu ne peux pas, avec l'aide de ton mari, nourrir toute cette petite famille ? ”

—“ Ah ! mon mari, il fume l'opium et il n'apporte jamais une sapèque à la maison. Il me prend même une partie du salaire que je gagne ; si je refuse, il me bat.”

Et cette pauvre femme se prit à sangloter. Ce sont là des faits de tous les jours et je pourrais en citer un grand nombre d'autres.

L'opium sert encore à un autre usage, à se venger en mettant fin à ses jours.

S'élève-t-il une querelle dans un ménage ? un père reprend-il avec sévérité son fils ? il faut une vengeance, vite de l'opium et voilà une famille dans la désolation. Un mari

bat-il sa femme? encore de l'opium et voilà un veuf...Mais aussi voici une grosse affaire...les parents de la femme arrivent, font grand tapage, intentent un procès, extorquent de l'argent, et le mari et ses enfants sont réduits à la misère.

Aux environs de Tsao-kia-yn, en quelques mois, douze familles, à ma connaissance, ont été plongées de cette manière dans le deuil et ruinées pour la plupart...Douze femmes s'étaient empoisonnées pour se venger soit de leur mari, soit de leur belle-mère.

C'est, d'ailleurs, chose facile; chaque famille ayant de l'opium, on en délaie une cueillerée dans un verre d'eau de vie, puis on l'avale; deux ou trois heures après, tout est fini, la vengeance est accomplie.

L'opium est encore une source de crimes. Les vols, le pillage à main armée, les meurtres sont souvent le fruit de l'abus de l'opium. Car il faut de l'argent pour fumer et plus on fume plus il en faut. En outre, il faut bien vivre aussi et, d'ordinaire, le fumeur d'opium n'est guère travailleur. Alors on se met à voler et, pour mieux voler, on tue.

Ce sont surtout les soldats, qui, mal payés, mal nourris par le gouvernement, commettent des atrocités en ce genre; jouer et fumer est le passe-temps ordinaire des braves de l'empire. Ils y emploient la journée; quand la nuit est venue, ces gueux en détresse sortent de leur tanière et vont guetter quelque proie facile. C'est ce qu'ils appellent faire la petite guerre, et il faut avouer qu'ils y réussissent parfaitement.

C'est souvent les armes à la main et en nombre qu'ils dévalisent les maisons. Malheur à celui qui imprudemment laisse sa porte ouverte, ils sont vite dedans et pillent à leur aise. A la capitale de Yun-nan, il ne se passe pas de jour qu'on n'entende parler de ces vols audacieux et par surprise. Aussi, chacun a-t-il bien soin de tenir sa porte parfaitement close et barricadée. Mais il n'est pas rare alors que les assaillants ouvrent une brèche dans la muraille et c'est par là que la bande scélérate s'introduit dans l'intérieur de la maison.

La campagne n'échappe pas plus que la ville à ce brigandage. Un jour que je me rendais à Yun-nan-fou en compagnie respectable et parfaitement décidée à se faire respec-

ter, à trente *ly* de la ville se trouvait un poste de soldats, soi-disant pour veiller à la sûreté de la route, mais en réalité pour détrousser les passants.

Nous étions à deux cents mètres du poste quand nous voyons tout le détachement sortir et se jeter sur quelques paysans inoffensifs qui passaient tranquillement leur chemin. Les cris et les coups s'entendaient à distance ; nous pressâmes nos montures pour arriver plus vite sur le théâtre de la lutte. Quand nous les abordâmes, les *braves* tenaient à la gorge trois ou quatre pauvres hères qu'ils menaçaient d'étrangler, s'ils ne leur délivraient aussitôt telle somme d'argent ou telle quantité d'opium.

Indigné à cette vue, je leur criai de lâcher prise, si non qu'il leur en cuirait. Ma tournure étrangère et décidée leur en imposa : ils lâchèrent leurs victimes et rentrèrent piteusement dans leur bouge. Nous avons délivré de bons paysans, mais d'autres auront payé pour eux.

Le gouvernement chinois sait tout cela. Il ne se passe pas de jour que les mandarins n'aient à juger des procès et à punir des crimes à cause de ce maudit usage de l'opium. Et cependant, chose inexplicable ! personne ne se plaint. Aucun homme d'Etat, aucun magistrat, aucun philosophe n'élève la voix pour indiquer le péril... C'est que peuple et mandarins... hommes de toute condition, tous agissent de la même manière..., tous fument l'opium..., tous sont gangrenés par ce poison fatal. Energie, force, vertu, il ne reste plus rien chez ses hommes, l'opium leur a tout enlevé.

Comme on le voit, l'opium est le vrai mal de la Chine ; mais, s'il cause insensiblement la ruine de ce pays, il amène aussi la perte d'un grand nombre d'âmes. Beaucoup qui se feraient chrétiens, si on leur permettait de planter l'opium, ne le deviennent pas parce qu'ils craignent de perdre ainsi une source de richesses... Abandonner la pipe, il s'y résigneraient encore, mais cesser la culture du funeste pavot, jamais.

Seul le gouvernement pourrait extirper cette triste habitude de l'opium. Il ne le veut pas, ou prétend qu'il ne le peut pas. L'Eglise a donné l'alarme et signalé le péril ; or, non seulement on ne lui en tient pas compte, mais ses intentions même sont mal interprétées.

Que nous reste-t-il à faire? sinon à travailler avec courage, et, malgré tout, à prendre patience, en attendant que le cours des événements ait amélioré la situation, c'est-à-dire en attendant l'heure que la divine Providence a fixée pour la régénération de la Chine.

Je me suis étendu à dessein sur les causes qui, au Yunnan, comme dans tout le reste de la Chine, s'opposent au progrès de l'Évangile, dans le but de bien faire apprécier la situation des missionnaires dans ce pays. Il est temps maintenant de commencer l'histoire de l'établissement et du développement de la foi dans le district de Kiu-tsin-fou. J'y joindrai quelques récits de voyage, quelques faits et anecdotes qui sont peut-être un peu en dehors du cadre que je m'étais proposé tout d'abord. Mais comme ils renferment, la plupart du temps, des détails sur les mœurs particulières du Yunnan, je n'ai pas cru devoir les passer sous silence, ils se rattachent à mon sujet en ce sens qu'ils donneront une idée plus exacte du pays dans lequel nous travaillons pour la gloire de Dieu et la conversion des âmes.

FIN DE L'INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

Le district de Kiu-tsin.—Tsao-yn-Koué : sa conversion ; son retour dans son pays.

Lorsque pendant de longues journées on a péniblement voyagé par des chemins difficiles, sous la pluie et à travers d'épais brouillards, rien ne cause plus de plaisir et ne délasse plus agréablement que l'apparition soudaine d'une belle nature avec une douce température et un ciel serein. Le cœur est allégé et le corps lui-même plus alerte.

C'est ce qui arrive quand, après avoir franchi les hautes montagnes du *bas Yunnan*, on atteint enfin la région des plateaux. L'horizon s'ouvre alors comme par enchantement, le pays a un aspect moins sombre et prend bientôt un air souriant et féérique. On traverse des plaines verdoyantes et animées, le paysage est frais et varié. Il n'y a pas jus-

qu'aux montagnes, où paissent de nombreux troupeaux, qui n'aient une physionomie plus agréable. Un brillant soleil éclaire le tableau et en fait ressortir les mille beautés. C'est une nature toute nouvelle et comme une autre patrie.

Mais rien n'égale le spectacle dont on jouit, quand, après avoir suivi les dernières ondulations du sol, on arrive à l'entrée de la magnifique plaine de Kiu-tsin.

La campagne s'étend à perte de vue, dans le lointain ; à droite et à gauche elle s'arrête à deux chaînes de montagnes qui, par une pente douce, élèvent leurs cimes jusqu'au ciel. A travers la plaine un fleuve promène majestueusement ses ondes paisibles, sur un lit de sable, entre deux rives ombragées. D'innombrables canaux sillonnent la contrée et y portent la fécondité et la vie ; des villages, des hameaux, assis à l'ombre d'un gracieux bouquet d'arbres, ou semés au milieu des rivières, semblent partout émerger du sein des eaux. Au centre de ce paysage, sur une éminence d'où elle domine toute la plaine, s'élève la ville de Kiu-tsin-fou avec sa couronne de hautes murailles. A gauche, enfin, au pied du Tong-chan (*montagne du levant*), on aperçoit un charmant village, entouré de pelouses verdoyantes et ombragé de grands arbres, c'est Tsaô-Kia-Yn (*camp de la famille de Tsaô*), berceau de notre sainte religion dans ce beau pays. C'est là que la foi a pris naissance et jeté en quelques années de profondes racines.

Jamais, jusqu'à ces derniers temps, l'Évangile n'avait été prêché dans cette contrée, jamais peut-être aucun missionnaire ne l'avait visitée. Cependant Dieu avait jeté des yeux de miséricorde sur elle. Le jour du salut était venu pour le district de Kiu-tsin.

Vers la fin de 1863, troisième année de l'empereur Tongtchy, un païen nommé Tsaô-Yn-Koué, originaire du district de Kiu-tsin, était de passage à Poû-eûl-tou, gros bourg du *bas Yan-nan*, situé à une petite distance de Long-Ky où réside notre Vicaire apostolique. Tsaô était de retour d'un long voyage dans les provinces du Hou-pé et du Su-tchuen ; mais il revenait complètement ruiné. Le mandarin à la suite duquel il était parti de son pays, l'avait payé de mauvaises paroles et il avait été obligé de reprendre le chemin de Yun-

nan. Sur sa route, il faisait tous les métiers et gagnait à peine de quoi pourvoir à sa subsistance et à ses habitudes d'opium.

Par bonheur, il rencontra à Poû-eûl-tou une ancienne connaissance qui, comme lui, avait couru les prétoires et semé les plus belles années de sa vie sur les grandes routes, à la poursuite de la fortune qu'il n'avait jamais pu atteindre. Il se nommait Mô.

Les deux amis furent heureux de se revoir, ils se racontèrent au long leurs pérégrinations et leurs aventures.

— “ Que vas-tu faire maintenant, dit Mô à Tsaô, veux-tu encore essayer du *Yamen* ? ” (C'est le nom qu'on donne aux prétoires).

— “ Non, répondit Tsaô, j'en ai assez... Mais à vrai dire, je suis fort embarrassé... je ne possède ni sou ni maille... et de plus j'ai la maladie de l'opium. Sans toi, je mourrais de faim aujourd'hui.”

— “ Sois tranquille, tant que nous serons ensemble, tu ne mourras pas de faim... Quant à l'opium, il ne faut plus y songer.”

— “ Comment, fit Tsaô étonné, toi, tu ne fumes plus ? ”

— “ Non.”

— “ Que t'est-il donc arrivé ? ”

— “ C'est que je suis chrétien.”

— “ Chrétien ? que veux-tu dire ? ”

— “ Tu sauras la chose peu à peu ; en attendant, avertis-nous nos affaires et cherchons un logement suffisant pour nous deux.”

Quelques jours après, Tsaô, en compagnie de son ami Mô, était installé dans une riche famille chrétienne, du nom de Chén, qui demeurait aux environs de Poû-eûl-tou. Il avait fait son adoration et se montrait animé des meilleures dispositions. Au bout d'un mois il était corrigé de son habitude de l'opium.

Mais il leur fallait apprendre la doctrine et comme il ne leur était pas facile d'étudier dans cette famille, on leur donna une lettre pour l'évêque et tous deux furent admis au catéchuménat de Long-Ky ; car Mô n'avait pas encore été baptisé, il n'était alors que catéchumène.

Jeune encore et d'une rare intelligence, développée, d'ailleurs, dans les prétoires, Mô n'éprouva pas de grandes difficultés pour apprendre la doctrine. Quelques mois après, il

reçut le baptême et se mit au service de l'Eglise. Il n'était pas de même pour Tsaô; plus avancé en âge (il avait quarante-huit ans) et d'un esprit moins vif, il n'apprenait pas facilement, quoiqu'il fit de grands efforts et qu'il montrât beaucoup de bonne volonté. Ce ne fut que dans le courant de l'année suivante qu'il en sut assez pour recevoir le baptême et la confirmation. Puis, quelque temps après, on le renvoya dans sa famille, à la garde de Dieu et de son bon ange.

A son arrivée à Tsao-Kia-Yn, son pays natal, le nouveau chrétien trouva ses affaires dans un état déplorable, ou, pour mieux dire, il n'y avait plus d'affaires pour lui, car dans son village il ne possédait plus que le droit de cité. Sa première femme s'était enfuie avec un musulman et avait emmené ses deux fils avec elle; sa seconde femme était morte et sa maison avait été brûlée; ses champs enfin avaient passé en d'autres mains. Il avait bien eu autrefois beaucoup d'amis, il avait encore de nombreux parents, mais il revenait pauvre et personne ne fit attention à lui et ne lui témoigna de l'intérêt.

Ne sachant où loger, il alla s'installer dans la pagode du village, dernière ressource de ceux qui n'ont plus rien. Pour ne pas habiter avec les *Poussas* (idoles), il s'établit dans le vestibule du temple qui sert de *Kong-sou*, maison commune où se font les délibérations publiques et se vident les procès.

Il est à présumer que le diable ne fut que médiocrement satisfait de loger celui qui avait secoué son joug et s'était soustrait à son esclavage. Toutefois, il dissimula et ne trahit pas son hôte obligé. Tsaô, de son côté, ne se vantait pas d'être chrétien. Son village était entièrement païen et, bien que sa famille y fût puissante, il crut prudent de ne faire connaître à personne qu'il avait renoncé aux idoles et à la magie; car autrefois il était renommé comme devin.

Cependant il fallait vivre; trop vieux pour reprendre son ancien métier de porteur de chaises, Tsaô se fit médecin. Mais il faut bien croire que ce docteur improvisé donnait des remèdes un peu au hasard, car, de sa vie, il n'avait appris la médecine. Cela ne doit pas étonner, en Chine est médecin qui veut, pas n'est besoin d'études, encore moins de diplôme.

L'Esculape n'est payé qu'en cas de succès, et si son malade succombe, on lui intente procès. Malgré son ignorance parfaite de l'art médical, Tsaô eut néanmoins tout le bonheur et tout le succès qu'un vieux praticien aurait pu se promettre ; il opéra des cures qui furent réputées merveilleuses et, au bout de peu de temps, il eut une grande vogue.

Le néophyte médecin était de retour au pays déjà depuis plusieurs mois, quand on finit par remarquer ses allures singulières. Il ne recevait plus de consultations superstitieuses ; il avait corrigé, en partie, ses anciens défauts ; il était plus sobre qu'autrefois, et ne fumait plus l'opium. Enfin, chacun assurait l'avoir aperçu se promener le soir, seul et silencieux sous les grands arbres du *Miao-Tsé* (pagode). Il allait et venait disait-on, murmurant, on ne savait quelle formule, ne faisant attention à personne et répondant à peine à ceux qui, dans ce moment, lui adressaient la parole.

Qu'était-ce, en outre, que cette corde à nœuds qu'il roulait lentement entre ses doigts?... Les bonnes gens de la localité ne comprenaient rien à tout cela... Tout le monde, et surtout les femmes, en faisaient leur sujet de conversation. Il devint bientôt un être extraordinaire ; et les enfants se serraient instinctivement contre leurs mères quand on prononçait le nom du grand Tsaô.

Ses parents, ne voulant pas le voir devenir la fable du village, résolurent alors de lui demander une explication. Un jour, plusieurs d'entre eux, accompagnés de quelques amis, entrent dans la chambre du néophyte et s'asseyent à côté de lui.

—“ Voyons, Tsaô-yn-koué, dit le vieux Tsaô-jèn-koué, petit mandarin de l'endroit, tu n'es plus le même qu'autrefois... tu ne prends plus part à nos fêtes... tu mets à peine le pied dans nos familles... Assurément, nous ne voulons pas nous mêler de tes affaires ; mais est-ce que nous ne sommes pas tous frères ?”

—“ Parfaitement, dit Tsaô-yn-koué, nous sommes tous frères... Mais, qu'avez-vous ? je me fais vieux. Mes habitudes ne sont plus les mêmes qu'autrefois, je ne puis plus désormais me mêler autant à vous, surtout à vos fêtes ; plus tard je vous en dirai la raison, aujourd'hui vous ne me comprendriez pas.”

— “ Comment, reprit Tsaô-jèn-koué, qu’y a-t-il d’incompréhensible?... Mais, à propos, que signifient ces allées et ces venues dans le bois du *Miao-tsé*? quelles prières fais-tu? Et puis pourquoi cette corde?

— “ Vous n’y connaissez rien, ce n’est pas une corde, c’est un chapelet.”

— “ Un chapelet! s’écria toute l’assistance, qu’est-ce que c’est que cela?”

— “ C’est justement ce que vous ne pouvez comprendre pour le moment; plus tard je vous le dirai, maintenant c’est inutile d’en parler... Sachez néanmoins que c’est une bonne chose de prier, la meilleure même qu’on puisse faire.”

— “ Si c’est une bonne chose, pourquoi ne pas nous dire ton secret? Explique-nous un peu ce qu’il en est... Qui sait! peut-être nous ferons comme toi.”

— “ Je vous répète que, pour le moment, c’est inutile... Attendez un peu et vous saurez bientôt ce que vous désirez connaître.”

Là dessus, Tsaô-yn-koué se lève; parents et amis sont obligés d’en faire autant et de se retirer aussi avancés qu’ils étaient auparavant.

Cependant notre pauvre néophyte était bien embarrassé, il sentait qu’il n’était pas à la hauteur de sa position: prêcher, faire des prosélytes eût été sa plus grande joie, comme c’était son plus grand désir. Mais si quelqu’un venait à lui faire des objections, comment les résoudre? Il connaissait ses forces et savait qu’il n’était pas né docteur. Voilà pourquoi il se taisait, non qu’il rougit de sa foi, mais parce qu’il craignait de la compromettre aux yeux d’un vulgaire ignorant qui ne juge de la bonté d’une cause que par le plus ou moins de faconde et d’assurance avec lesquelles on la défend.

CHAPITRE II.

Le Père André Liou à Tsaô-kia-in.—Prédications et conversions dans ce village.—M. Fenouil à Yun-nan-sen.—Haine des musulmans contre le missionnaire; destruction de sa résidence;—son départ de la capitale et son arrivée à Tsaô-kia-in.

Au moment où Tsaô-yn-koué attirait l’attention des habitants de son village natal, un prêtre chinois, André Liou,

rentrait à la capital (Yun-nan-sen), après avoir fait la visite des chrétiens qui habitent les confins du Kouy-tchéou. En passant à Tsaô-kia-in il fut heureux de voir que notre néophyte perséverait dans la foi, bien que, depuis son baptême, il n'eût rencontré ni missionnaire, ni chrétien. Le Père l'engagea fortement à remplir toujours avec zèle ses devoirs envers Dieu et lui promit de revenir le voir à son prochain voyage.

A peu près à la même époque, un lettré, maître d'école, nommé Kia-tchen-kang se faisait chrétien à la capitale et recevait le baptême des mains de M. Fenouil.

Ce lettré était des environs de Kiu-tsin, d'une petite localité voisine de Tsao-kia-yn. C'était une âme simple, droite et sans ambition ; à une intelligence vive et cultivée il joignait un extérieur avantageux. La vérité de l'Évangile l'avait frappé, et il avait aussitôt embrassé notre sainte religion avec ardeur et conviction. L'étude de la doctrine ne fut qu'un jeu pour lui ; bientôt même il se trouva en état de l'enseigner aux autres.

M. le provicaire, qui se l'était attaché après son baptême, remarquant chez son néophyte de si bonnes dispositions, se décida à le renvoyer dans sa famille, afin qu'il s'entendit avec le vieux Tsao sur les moyens à prendre pour introduire le christianisme dans leur pays et y établir une station.

A peine arrivé chez lui, Kia-tchen-kang eut une entrevue avec Tsao. Il se sentirent aussitôt pleins d'espoir et de bonne volonté. Tous deux étaient encore dans la première ferveur de leur baptême. L'un et l'autre, d'ailleurs, jouissaient d'une excellente réputation et avaient une certaine influence, l'un parce qu'il était lettré, l'autre parce qu'il était médecin. Ils résolurent donc de se soutenir mutuellement et de commencer de suite à prêcher la religion.

Plusieurs personnes, en particulier quelques membres de la famille du lettré, consentirent volontiers à embrasser le christianisme ; un certain nombre d'autres, parents et amis du médecin, montrèrent également de bonnes dispositions. Aussitôt Kia-tchen-kang écrivit à M. Fenouil pour lui mander leurs espérances et les fruits qu'on pouvait attendre de la prédication dans le district de Kiu-tsin.

Sur ces entrefaites, le Père André Liou descendit une seconde fois à Tsao-kia-yn, c'était dans les premiers mois de l'année 1866, il apportait le texte du traité de Pékin, conclu entre la France et la Chine, et les divers édits publiés en faveur des missionnaires et des chrétiens.

Les bonnes gens du pays qui n'avaient jamais entendu parler du christianisme, ni en bien ni en mal, mais qui le voyaient si bien autorisé, n'eurent pas de peine à se laisser persuader. La foi s'étendit bien vite au milieu de ces âmes simples et droites, qui n'avaient pas encore abusé de la grâce ; et, en peu de mois, on compta un certain nombre d'adorateurs. En janvier 1867, à Tsao-kia-yn et dans les environs, ils étaient déjà une soixantaine. Le mouvement allait chaque jour en augmentant ; de tous côtés, on parlait de la nouvelle religion et beaucoup manifestaient les meilleures dispositions à son égard. Le progrès de la foi paraissait devoir être rapide, quand arriva un événement qui en arrêta l'arche.

Depuis longtemps déjà les musulmans étaient très puissants au Yun-nan et, bien que soumis en apparence aux autorités chinoises, ils dominaient à la capitale de la province et y agissaient en maîtres. Leur audace et leur fierté croissaient avec leur nombre et la peur que partout ils inspiraient. On les redoutait à l'égal des bêtes fauves et quand un musulman passait dans la rue, personne ne s'avisait de lui disputer le haut du pavé. S'attirer leur haine, c'était pour les Chinois comme se vouer à la mort, car nul ne pouvait échapper à leur vengeance.

A cette époque, le provicaire de la mission résidait à la capitale et, par un concours de circonstances assez extraordinaires, il se trouva en relations suivies avec quelques chefs musulmans. Sa position, d'ailleurs, était bonne et le mettait en rapport avec les premiers mandarins de la province. Par l'entremise du vice-roi Lao, il avait obtenu à Yun-nan-sen un vaste établissement, en compensation des dommages causés à la mission lors des dernières persécutions.

Or, dans une assemblée solennelle où se trouvaient réunis une dizaine de marabouts et un grand mandarin militaire, musulman comme eux et non moins fanatique que ses coré-

ligionnaires, on demanda à notre confrère ce qu'il pensait de Mahomet. Il était aussi dangereux de répondre qu'il eût été coupable de se taire ou de déguiser la vérité. Le missionnaire fit son devoir, il parla franchement, quoique avec tous les ménagements possibles.

“ Vous auriez bien fait, leur dit-il, de ne pas m'adresser une pareille question, car ma réponse ne saurait vous être agréable. Mahomet est en enfer et tous ceux qui suivent sa religion auront le même sort.”

Un sentiment d'indignation courut dans l'assemblée, sans faire explosion toutefois. La discussion religieuse était close, mais chacun des sectateurs du Coran emporta au fond de son cœur une haine mortelle contre le prêtre de Jésus-Christ qui avait osé condamner Mahomet et sa doctrine (1).

Dans les premiers temps, les musulmans dissimulèrent, à cause du vice-roi Lao qu'ils redoutaient. Ils ne voulaient pas d'ailleurs attirer l'attention de l'Europe sur le Yun-nan dont, à cette époque, ils songeaient à faire la conquête.

Sur ces entrefaites, le vice-roi, qui se préparait à une guerre à outrance contre les musulmans dont il connaissait les desseins, demanda à M. Fenquil la permission de déposer les tonneaux de poudre dans la partie inhabitée de l'établissement, qu'il nous avait si gracieusement cédé.

Cette proposition était très embarrassante : permettre était dangereux ; d'un autre côté, il était difficile de refuser, puisque c'était à la générosité du vice-roi que nous étions redevables de cet établissement. La permission fut donnée, mais à la condition, toutefois, que trois officiers subalternes veilleraient nuit et jour à la garde du dépôt, afin de prévenir tout accident.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés que, par un malheur inconcevable et dont les causes nous sont toujours demeurées inconnues, tout cet amas de poudre fit explosion. Notre habitation fut réduite en cendres, quarante-cinq personnes qui se trouvaient à l'intérieur furent tuées, brûlées ou écrasées sous les ruines. Mais, par une grâce toute parti-

(1) Je dois dire que le grand mandarin militaire, présent à la séance, montra dans la suite les meilleures dispositions envers le missionnaire que, sur le moment, il voulait massacrer.

culière et qui tint du miracle, notre vénéré provicaire qui se trouvait alors dans sa chambre, à quelques pas seulement du magasin à poudre, ne reçut qu'une légère égratignure à la tête.

Pour comble de malheur, en février 1867, c'est-à-dire, peu de mois après l'accident, le vice-roi mourait presque subitement. La position de M. Fenouil devint alors excessivement critique. On le gardait presque à vue dans le réduit où il avait été obligé de se réfugier.

Le 20 mars suivant, il eut toutes les peines du monde à sortir de la ville sans être reconnu. Il voulait aller où il plairait à la divine Providence de le conduire. Il avait toutefois quelque intention de se rendre au Kouy-tchéou. La route qui y menait était alors la seule qui ne fut pas gardée par les musulmans ; toutes les autres étaient au pouvoir des rebelles.

En suivant le chemin qui conduit au Kouy-tchéou, il fallait passer par Kiu-tsin. Les nouveaux chrétiens de Tsao-kia-yn reçurent le missionnaire comme on reçoit quelqu'un qui est grandement désiré et depuis longtemps attendu. Ils mirent tout en mouvement pour fêter son arrivée.

A la vue de ces bonnes dispositions, le Père ne crut pas devoir aller plus loin. Il descendit dans la famille de Kia-tchen-kang le lettré, dont il a été parlé plus haut, et il y séjourna quelques temps. Dans le courant de juin il loua lui-même une maison à Tsao-kia-yn et s'y établit définitivement.

CHAPITRE III.

M. Fenouil à Tsao-kia-yn.—Progrès de la religion.—Accusation portée par les païens.—Chrétienté naissante de San-pé-hou—Hostilités des païens de ce village.—Tchang-kouangt-ohap et Tchang-kouang-tsay.

M. Fenouil était à peine installé dans le district de Kiu-tsin que le christianisme y prit de nouveaux développements, les conversions devinrent de plus en plus nombreuses, il y en avait presque tous les jours. Tout faisait donc espérer une prochaine et abondante moisson, quand il plut à Dieu d'éprouver la foi et la constance des néophytes par la persécution et de les faire passer par le creuset de la souffrance.

Effrayés du grand nombre de ceux qui abandonnaient les pagodes pour suivre Jésus-Christ, les plus zélés et les plus habiles d'entre les païens de la localité essayèrent la contre-prédication, dans le but d'arrêter le mouvement vers le christianisme. Leurs efforts n'eurent aucun succès, et ils le reconnurent eux-mêmes. Ils dirent donc comme les pharisiens d'autrefois; *Nihil proficimus... ecce mundus totus abit post eum*; quand tout le monde sera chrétien, les Européens viendront et s'empareront du pays... *venient Romani et tollent gentem nostram et locum*. Ils eurent, en conséquence, recours à des moyens plus efficaces pour arriver à leurs fins.

Les notables du pays, après en avoir délibéré, portèrent à la sous-préfecture de Lan-lin une accusation formidable contre les chrétiens. On n'a jamais pu bien savoir quels étaient les chefs d'accusation, mais personne n'ignora qu'elle était faite au nom de tous les habitants, et signée par les hommes influents de la contrée. Pour subvenir aux frais du procès, les accusateurs avaient pris soin de prélever une contribution de 100 sapèques (environ 0 fr, 50 c.) par famille. Il était tout naturel, en effet, pour appuyer la cause, d'avoir un petit cadeau à offrir au mandarin et aux familiers du *yamen*.... La somme fut poliment acceptée et promptement empochée, c'est ce qu'il y eut de plus clair dans cette affaire qui n'obtint pas tout le succès que s'en promettaient les fauteurs.

Le missionnaire n'eut pas plutôt appris que les ennemis du nom chrétien étaient partis pour la ville qu'il s'y rendit de son côté et fit demander une audience au mandarin. Celui-ci, sans se préoccuper en aucune façon de motiver son refus, ne voulut pas le recevoir. C'est d'ailleurs la manière d'agir de ces orgueilleux prétoriens toutes les fois qu'ils ne veulent pas traiter une affaire. Il faut avouer que c'est un moyen très commode de se débarrasser des importuns; il est, en conséquence, fort usité en Chine, surtout à l'égard des missionnaires (1).

Le troisième jour, n'entendant plus parler de rien, notre

(1) Cette conduite est contraire à l'art. 1 du décret impérial, en date du 7 avril 1862 qui dit: "Les missionnaires seront reçus avec honneur par les mandarins toutes les fois qu'ils désireront les voir."

confrère, l'âme triste et préoccupée, se disposait à revenir à Tsao-kia-yn, pour y attendre les événements, quand il vit arriver à l'improviste trois de ses néophytes. Ils étaient rayonnants de joie et venaient chercher le Père pour le ramener en triomphe. Il fallut du temps pour s'entendre, mais enfin on s'expliqua.

La veille, tous les accusateurs avaient quitté précipitamment la ville et étaient rentrés chez eux, sans bruit et l'oreille basse ; on aurait au prétoire reçu leur argent sans admettre leur accusation (2). De plus, disait-on, le préfet de Kiu-tsin avait donné gain de cause aux chrétiens, puisqu'il avait invité le Père à dîner. Tous ces pauvres hallucinés juraient avoir vu ce dernier manger avec le mandarin, assis à la même table. Ce succès inattendu, qu'il est impossible d'expliquer autrement que par une faveur spéciale de la Providence, amena plusieurs conversions et nous valut un bon mois de tranquillité.

Un village assez important nommé San-pe-hou-yn (*Camp des trois cents familles*), à sept ly environ de Tsao-kia-yn, venait de s'ouvrir à la foi. Un grand nombre de gens parlaient de se faire chrétiens ; on accourait en foule auprès du missionnaire pour s'entretenir avec lui et s'instruire de la religion. Il y eut bientôt dans ce village plusieurs adorateurs.

La plupart de ces nouveaux catéchumènes avaient des intentions droites et pures. Mais dans la bergerie il se glissa trois ou quatre loups, qui, sous prétexte d'étudier la doctrine, ne cherchaient qu'à s'introduire dans la place afin d'en connaître le fort et le faible. Le Père n'avait aucune raison de se défier des uns plus que des autres, il traitait tout le monde avec une égale bonté.

Nécessairement il était parfois question des bruits qui circulaient contre la Religion et contre les chrétiens. Notre confrère exhortait tous les nouveaux convertis à la patience, disant qu'il fallait rendre le bien pour le mal, qu'un disciple de Jésus-Christ ne se vengeait qu'en faisant du bien à

(1) Ils avaient même été repris vertement de ce que, dans leur accusation, ils avaient osé mettre en avant le prétexte de la religion.

ses ennemis ; que d'ailleurs il était difficile de se faire rendre justice devant les tribunaux ; qu'il fallait, par conséquent, se donner bien garde d'exciter une persécution, en parlant ou en agissant d'une manière imprudente et de nature à blesser les païens.

Les deux ou trois espions entendirent comme tous les autres les recommandations du Père, ils en conclurent qu'il avait peur, qu'il était faible et n'avait aucun crédit auprès des autorités. Leur plan fut bientôt combiné. Rentrés dans leurs familles, ils rendirent compte à leurs proches et à leurs amis de la situation. " Il n'y a rien à craindre, dirent-ils, avec un peu d'audace, nous sommes sûrs d'avoir raison de cette peste qui menace de s'étendre et d'infecter tout le pays..."

Les plus décidés et, en particulier, les deux espions, se mirent à la tête du mouvement. Notables et lettrés prirent la chose à cœur et on résolut d'en finir cette fois avec les chrétiens. On combina toutes choses de manière à agir avec ensemble et à forcer, au besoin, la main aux mandarins. Ceux-ci craignant les conséquences d'un acte dont ils ne pouvaient prévoir l'issue, refusèrent de persécuter ouvertement. Mais le bruit courut alors, et certes il était bien fondé, ainsi que la suite le fera voir, qu'ils avaient secrètement engagé nos ennemis à faire tout le possible contre la nouvelle religion. " Agissez par voie détournée, leur auraient-ils dit, et évitez avec soin de mettre en avant le véritable prétexte ; nous vous promettons d'ailleurs de ne pas vous inquiéter à ce sujet." C'était plus qu'il n'en fallait pour allumer l'incendie déjà prêt à éclater.

Depuis un certain temps les notables de San-pé-hou ne dissimulaient plus leur mauvais vouloir, deux ou trois néophytes avaient déjà été battus par eux, et ils disaient hautement que non seulement ils battraient les autres de la même façon, mais qu'ils sauraient bien leur faire passer l'envie de demeurer chrétiens.

Deux de nos catéchumènes, les plus éclairés et les plus influents de la localité, étaient surtout en butte à leur rage ; ils s'appelaient Tchang-kouang-tchao et Tchang-kouang-tsay, ils étaient cousins germains ; tous deux faisaient profession publique du christianisme et prêchaient aux autres avec le plus de zèle et de liberté.

Tchang-kouang-tchao était un homme de tête, plein d'énergie, d'un foie très vive et d'une constance inébranlable.

Mais il avait ce caractère dur et fier qui ne sait plier devant personne et qui difficilement oublie une injure. Jamais on ne put le faire renoncer à sa religion. Il a subi trois années d'emprisonnement, et c'est même dans son cachot qu'il a reçu le baptême. Sa foi et sa constance ne se sont jamais démenties un seul instant; mais son cœur a gardé un profond souvenir des maux qu'il a soufferts. Si aujourd'hui il a pardonné à ses ennemis, ce n'a pas été sans peine, il a dû se faire violence.

Durant sa première jeunesse et bien avant sa conversion, Tchang-kouang-tsay avait mené un vie peu régulière. Il aimait le jeu et il s'absentait fréquemment de la maison paternelle. Mais, depuis longtemps et avant même qu'il entendit parler de la religion, il avait entièrement changé, et sa conduite, qui dès lors pouvait servir de modèle à tous, était vraiment digne d'un chrétien. Il tenait admirablement sa maison et était en paix avec tout le monde. Malgré les instances de sa famille, on le vit renoncer à ce qui lui était dû pour ne pas être obligé de recourir aux tribunaux.

Quand on commença à prêcher notre sainte religion dans son pays, il ne fut pas des plus empressés à l'embrasser, il l'étudia d'abord, l'examina longtemps avant de s'en faire l'adepte. Mais il laissait aux siens entière liberté de la suivre; seulement il avait soin de se faire rendre compte de tout ce qu'on disait à l'église. Ce ne fut guère qu'à la fête de Pâques de l'année 1867 qu'il se décida à faire le premier pas et qu'il fut inscrit au nombre des adorateurs.

Dès le commencement de sa conversion, Tchang-Kouang-Tsay fut un parfait chrétien et montra le zèle d'un apôtre. Il n'était pas rare de le voir, au milieu du jour, abandonner son travail pour aller prêcher dans les villages voisins. Tous les dimanches, sans exception, il se rendait à Tsao-kia-yn pour assister à la sainte messe, mais il n'y venait jamais seul, il était toujours accompagné d'un ou de deux catéchumènes qu'il avait convertis dans le courant de la semaine.

Il en amenait même quelquefois les jours ordinaires, lorsqu'ils les voyait plus ardents ou mieux disposés. La nuit,

il se relevait pour prier et demander à Dieu de le fortifier dans la foi. A plusieurs reprises, il sollicita la grâce de recevoir le baptême, et certes il y avait un droit incontestable. Mais des raisons de prudence obligèrent le missionnaire à différer de l'admettre à la réception de ce sacrement. Il fallait pour éviter de petites jalousies, donner à quelques autres catéchumènes, moins intelligents ou moins pressés, le temps de se préparer convenablement.

Aux premières menaces sérieuses faites par les païens, nos néophytes de San-pé-hou, pour la plupart hommes de cœur et intrépides, ne dissimulèrent pas leur envie de se défendre. Dans les assemblées qu'ils tinrent à ce sujet, plusieurs proposèrent même de prendre les devants et de ne pas attendre l'attaque de l'ennemi. M. Fenouil avait peine à contenir leur ardeur, longtemps il dut les conjurer de patienter et de ne pas exciter la tempête.

Dans ces occasions, alors que les têtes s'échauffaient aisément, Tchang-kouang-tsay écoutait tout et ne disait jamais mot. S'il était interrogé et pressé d'émettre son avis, il se contentait de répondre : " Laissez-les faire, ils ne sont pas à craindre. " Son visage toujours d'une sérénité parfaite semblait alors s'illuminer, c'est ce que le Père eut lui-même l'occasion de remarquer plusieurs fois.

On ne pensait pas généralement que les païens dussent en venir aux dernières extrémités. Cependant, notre catéchumène, prévoyant ce qui arriva en effet, s'était soigneusement informé par avance du sort réservé dans l'autre monde à celui qui serait mis à mort pour la foi avant d'être baptisé. On eut dit qu'il avait comme un pressentiment de sa fin prochaine. Mais, rassuré en apprenant que le baptême de sang équivalait au baptême de l'eau, il ne fit pas de nouvelles instances pour recevoir avant les autres le sacrement de la régénération.

CHAPITRE IV.

Supplice et martyre de Tchang-Kouang-tsay.— Jugement inique du sous-préfet de Lan-lin-shien.

Cependant, les païens avaient choisi le vingt-troisième jour de la septième lune (22 août 1867) pour mettre leur me-

naces à exécution, Tchang-Kouang-tchao, qui était le plus ardent parmi nos néophytes, devait être une de leurs premières victimes. Mais, prévenu à temps, il eut soin de se cacher. Son cousin Tchang-Kouang-tsay, à qui on en voulait également, au lieu de prendre la fuite, passa la journée à l'école à étudier la doctrine. Il y était encore quand trois ou quatre individus vinrent l'inviter à se rendre sur la place publique où les anciens du village, disaient-ils, avaient à lui parler.

Quelques jours auparavant, le fils aîné du catéchumène, Tchang-ly-Kouen, avait échangé des paroles un peu vives avec plusieurs païens au sujet du culte des ancêtres. Craignant les suites de son imprudence, ce jeune homme s'était enfui du village. Son absence n'avait rien, d'ailleurs, de bien extraordinaire, puisque ce jour-là tous les chrétiens de San-pé-hou étaient cachés ou en fuite.

Tchang-Kouang-tsay était à peine rendu au lieu de l'assemblée que, sans même lui donner le temps de saluer l'assistance selon l'usage, on lui demanda brutalement :

—“Où est ton fils ?”

—“Mon fils n'est pas à la maison, je ne sais où il est allé.”

—“Tu es un chef de rebelles.”

Et aussitôt on se jette sur lui avec tout ce qu'on peut trouver sous la main. Ce fut bientôt une confusion générale ; tous ceux qui pouvaient atteindre le patient, le frappaient à la fois. Pendant et après cette scène, on vit de ces furieux prendre de grosses pierres et les jeter, en proférant toutes sortes d'imprécations, sur cet infortuné étendu à terre et sans mouvement.

C'était un spectacle horrible, on eût dit que Satan voulait déchaîner toute la rage de l'enfer sur ce néophyte d'hier, dont les exhortations avaient déjà arraché un si grand nombre d'âmes à sa tyrannie.

Les meurtriers de Tchang-Kouang-tsay n'avaient point eu tout d'abord l'intention de le tuer ; ils pensaient qu'une salutaire leçon lui profiterait pour l'avenir. Croyant donc avoir fait assez pour le moment, ils le chargèrent de chaînes et le trainèrent mourant dans une maison voisine où il passa une nuit de douleurs.

Le jour suivant, les païens comptaient bien que leur victime demanderait à entrer en accommodement. Car malheureusement, en Chine, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, la force prime le droit et presque toujours celui qui est le plus faible est obligé de demander pardon à ses persécuteurs. Il doit reconnaître ses torts lorsque, hélas ! son seul crime est d'être le moins fort.

Mais cette fois, trompés dans leur attente, les notables de San-pé-hou durent faire les premières avances. Il faut avouer, cependant, qu'ils se montrèrent assez modestes dans leurs prétentions, ils ne demandèrent à Tchang-Kouang-tsay qu'une ligature (environ quatre francs). C'était toute l'amende à laquelle ils le condamnaient pour la faute énorme d'avoir embrassé une religion perverse. Il est clair que c'était trop de mansuétude.

Mais notre catéchumène, malgré ses dispositions conciliantes, n'était pas homme à se reconnaître coupable parce qu'il était chrétien, et à se faire libérer à prix d'argent.

“ On m'a battu, puis enchaîné, dit-il à ceux qui vinrent lui faire des propositions. On ne m'en a pas encore dit la cause. Maintenant, pour me mettre en liberté, on demande une ligature. La somme est faible et facile à trouver, mais encore faut-il qu'on me dise quel crime j'ai commis et pourquoi on me maltraite de la sorte. J'en appelle au mandarin.”

Tchang-Kouang-tsay était, comme je l'ai déjà dit, un homme tranquille qui vivait en paix avec tout le monde; on ne pouvait donc rien lui reprocher, sinon d'avoir embrassé le christianisme; encore, ne le devait-on pas faire ostensiblement, puisque le mandarin avait défendu de mettre la religion en cause.

Il était donc tout naturel que le confesseur de la foi s'attendit à une sentence favorable qui le libérât et lui assurât la protection de l'autorité contre ses cruels persécuteurs. Mais, en Chine, la justice souvent n'existe que de nom, et ce nom devient parfois une sanglante ironie, quand la vie des citoyens en dépend.

Les païens, voyant que l'affaire prenait cette tournure, refusèrent de s'expliquer et se disposèrent à conduire leur

prisonnier à la ville. Mais il fallait tout d'abord se préparer les voies ; ils dépêchèrent donc en toute hâte deux de leurs affidés au tribunal de Lan-lin. Là, au moyen de taëls, ils n'eurent pas de peine à gagner à leur cause les satellites du prétoire. Quant au mandarin, inutile de le tenter, lui-même ne cherchait que l'occasion de se signaler contre les chrétiens.

Au moment de partir, la femme de Tchang-Kouang-tsay, tenant son plus jeune fils dans ses bras, voulait accompagner son mari :

“ Non, lui dit celui-ci, ne viens pas avec moi... vas plutôt, en compagnie de ma mère et de nos enfants, prier avec les autres chrétiens.... Si le bon Dieu demande le sacrifice de ma vie, je suis content de mourir pour sa gloire.”

Il avait à peine fait ses derniers adieux à sa femme qu'il fut brutalement poussé en avant et secoué rudement par les chaînes qu'il portait aux bras et au cou. Une horde de forcenés formait son escorte. Pas un chrétien n'osa se joindre à eux, ou seulement les suivre de loin ; la crainte glaçait tous les cœurs.

C'était le 23 août, dans la matinée, il avait plu et les chemins étaient glissants. La ville n'est éloignée que de douze *ly* ; mais excessivement affaibli par les mauvais traitements qu'il avait subis la veille, notre pauvre néophyte marchait lentement et avec une extrême difficulté. Les païens n'y avaient aucun égard et ne cessaient de le harceler pour le faire avancer plus vite.

Enfin ils le maltraitèrent de telle sorte que vint un moment où, à bout de forces, il se laissa tomber à terre. Il ne devait plus se relever. Ses meurtriers l'assommèrent sur place et jetèrent son corps dans une mare d'eau qui se trouvait le long du chemin. La victime fit encore quelques efforts pour saisir les herbes de la rive, elle fut repoussée et bientôt étouffée sous l'eau. Les assassins, après avoir consommé leur crime, retirèrent eux-mêmes le cadavre de l'étang et l'abandonnèrent sur le bord de la route.

Ainsi tombait sous les coups d'une bande de forcenés notre plus fervent néophyte, celui sur lequel nous fondions le plus d'espoir.

Depuis le commencement de son supplice, Tchang-Kouang-tsay qui ne s'était pas un seul instant fait illusion sur son sort, n'avait pas proféré une seule plainte. Il voyait approcher la mort et l'acceptait comme venant de la main de Dieu. Avant son arrestation, il lui eût été facile de fuir et de se cacher, il avait refusé de le faire. Plus tard, il n'aurait eu qu'un mot à dire pour être mis en liberté, il n'avait pas voulu le prononcer, de peur que ce mot ne fût pris pour une apostasie. Il préféra mourir généreusement pour Dieu que vivre lâchement pour sa famille. Il devait cet exemple aux nombreux néophytes qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Baptisé dans son sang, il a glorieusement remporté la palme du martyre.

Après la mort de Tchang-Kouang-tsay, les chrétiens et les païens portèrent en même temps l'affaire au tribunal de Lan-lin. Ce tribunal, gagné à prix d'argent, et d'ailleurs animé des plus mauvaises dispositions à l'égard des néophytes, avait juré de donner à tout prix gain de cause aux meurtriers. Mais deux hommes surtout le gênaient, c'étaient Tchang-ly-Kouen, fils du défunt, et son cousin Tchang-kouang-thao. L'un et l'autre étaient connus pour leur énergie et ils faisaient peur aux assassins. Le mandarin lui-même ne paraissait pas rassuré, il savait que ces deux hommes n'étaient pas disposés à accepter son jugement inique et qu'ils en appelleraient à un tribunal supérieur. Il fallait donc les supprimer tous deux pour les obliger au silence. C'est ce qui fut résolu et exécuté aussitôt.

En effet, venus pour porter plainte, l'un et l'autre se virent saisis et jetés en prison, par ordre du sous-préfet de Lan-lin. Mais quels prétextes alléguer pour justifier une pareille mesure ? Il n'y en avait pas. D'ailleurs, le mandarin, *père et mère du peuple*, n'est pas tenu de faire connaître les motifs de sa conduite, il est censé ne vouloir que le bien de ses enfants.

La mère du martyr, doublement affligée de la mort de son fils et de l'emprisonnement de son petit fils et de son neveu, dut donc prendre en mains l'affaire et tenir tête à ses ennemis pour sauver sa famille. Le missionnaire l'encouragea et l'aida de tout son pouvoir, mais hélas ! il pouvait

rien peu de chose. Lui-même était détesté au prétoire et ne jouissait d'aucune influence. Ses chrétiens dispersés et terrifiés le laissaient agir seul. Sa vie même était menacée, car le but des persécuteurs, et ils ne s'en cachaient pas, était de le faire disparaître et d'étouffer ainsi le christianisme naissant dans leur pays.

Son cœur d'apôtre fut alors soumis à une bien cruelle épreuve. Mais il était résolu à mourir à son poste plutôt que d'abandonner ses chères ouailles à la fureur des méchants. Dieu soutint son courage et lui donna la force de résister à la tempête qui, à raison même de sa violence, ne pouvait être d'une longue durée.

Le vingt cinq août, c'est-à-dire deux jours après le meurtre, le tribunal de Lan-lin rendit son arrêt. La mère du martyr était venue elle-même plaider sa cause.

—“ De quoi te plains-tu ? ” demande le mandarin à cette femme.

—“ On a assassiné mon fils, je viens en demander la raison ? ”

Le mandarin se tournant alors vers les meurtriers :

—“ Pourquoi avez vous tué cet homme ? ”

—“ *Té lao yé* (grand maître), nous sommes chargés de prélever les impôts du village ; toutes les fois que nous nous présentions chez Tchang-kouang-tsay, il refusait de payer, et nous accablait d'injures et de menaces. Nous tinmes conseil alors et convinmes de le conduire à la ville pour le livrer au mandarin. Craignant sans doute le châtement qu'il avait mérité, il s'est échappé de nos mains et il a couru se jeter dans un étang ; quand nous l'en avons retiré, il était noyé.”

—“ Voilà, s'écrie le magistrat, un sort digne de ceux qui sont infidèles et négligents à payer ce qu'il est dû au mandarin. La fin de cet homme a été celle qui méritait...en quoi sa famille aurait-elle à se plaindre ? ”

—“ Nous étions huit dans la famille, dit alors la vénérable mère du confesseur de la foi, nous sommes sept encore, eh bien, s'il est vrai que nous devons une seule sapèque, un seul grain de riz, je demande qu'on nous fasse partager à tous le sort de mon malheureux fils.”

Le mandarin réfléchit un instant ;

—“ L'impôt de l'an passé, à qui l'avez vous remis ? ”

—“ Nous l'avons remis à un tel.”

L'homme ainsi désigné est appelé aussitôt comme témoin ; on lui a fait la leçon à l'avance et il a promis de déposer contre les chrétiens. Arrivé en présence du juge, il se jette à genoux et s'écrie :

“ Grand mandarin, le Ciel est sur nos têtes... Il est très vrai que j'ai reçu l'impôt de Tchang-Kouang-tsay le vingt-et-un de la première lune de cette année et je l'ai remis à un tel.”

C'était précisément un des meurtriers.

Le mandarin qui voulait à tout prix donner tort aux chrétiens, se trouvait fort embarrassé d'une déposition aussi claire qu'inattendue ; pourtant il fallait se tirer de ce mauvais pas, assouvir sa haine et sauver son honneur, c'est-à-dire condamner la famille Tchang, tout en gardant les apparences de la justice.

Mais rien n'est impossible à un mandarin chinois, voici comment le nôtre concilia toutes choses. D'abord, il loua fort le zèle de ceux qui payent bien l'impôt, et de ceux qui le perçoivent ; il blâma les négligents et les tièdes et après un exorde aussi long que pathétique, il prononça cette merveilleuse sentence :

—“ On donnera vingt ligatures à la famille Tchang et celle-ci s'engagera par écrit à enterrer son mort et à ne plus chercher querelle à personne à cette occasion.”

—“ Grand mandarin, dit aussitôt la vieille Tchang-louy-chy, si mon fils est coupable nous n'avons aucun droit à ces vingt ligatures ; s'il est innocent, qu'est-ce que vingt ligatures pour compenser sa perte ? ”

—“ Je vous dis, reprend avec colère le magistrat, d'accepter ces conditions ; de plus, on relâchera le fils et le cousin du défunt, actuellement détenus en prison préventive, et si vous refusez, vous n'aurez rien, et ces deux hommes ne seront pas élargis.”

Il en fut comme le *grand homme* avait dit, Tchang-kouang-tchao et Tchang-ly-kouen demeurèrent encore trente mois en prison aux frais de leurs parents et du missionnaire.

Le mandarin qui traitait si bien les affaires des chrétiens se nommait Tang. Il était depuis près de trois ans sous-

préfet de Lan-ly-shin. S'il n'avait pas lui-même suscité la persécution, il l'avait du moins grandement approuvée et lui avait donné secrètement son appui. Il savait parfaitement que Tchang-kouang-tsay était innocent, mais, comme c'était un chrétien, il ne pouvait évidemment blâmer ceux qui l'avaient tué ; sa mort était un bien pour l'empire.

Le nom de cet homme vil et méprisable fut porté à Pé-king ; il fut dénoncé comme persécuteur, ou tout au moins, comme juge partial. Mais il demeura mandarin, nous savons même qu'en quittant la sous-préfecture de Lan-lin il a eu de l'avancement.

C'est ainsi que les choses se pratiquent en Chine. Un mandarin coupable de pareilles peccadilles contre les chrétiens est, pour l'ordinaire, promu à un grade supérieur. Il faut que sa faute soit bien lourde et par trop compromettante pour que notre légation de Péking puisse obtenir la punition du prévaricateur ; celle-ci, du reste, est toujours pour la forme, car, au fond, il garde sa dignité ; au pis aller, on le change de province et tout est dit.

Voilà aussi pourquoi les mandarins, qui sont si bien au courant des choses et qui, de plus, ont des instructions secrètes, se moquent ouvertement des traités et suscitent tant de misères et de tracasseries aux missionnaires et aux chrétiens.

CHAPITRE V.

Mort du Père André Liou. — Tracasseries auxquelles M. Fenouil est en butte à Tsao-kia-yn.

Le Père André Liou, qui le premier était venu visiter la chrétienté naissante de Tsao-kia-yn, se trouvait à la capitale de la province au moment où se passaient les événements que je viens de rapporter. Peu de temps après, il alla à Kioutsin et demeura plusieurs mois auprès de M. Fenouil. Dans les premiers jours de l'automne, il se rendit à Houang-nyho sur la frontière du Kouy-tchéou. Pendant qu'il faisait l'administration de cette chrétienté, une députation des néophytes de Sin-ny-shien (1) vint l'y trouver et le prier de se

(1) Ville de troisième ordre, mais très importante, dans la province du Kouy-tchéou.

rendre chez eux. Depuis la mort de M. Muller, massacré par les musulmans à Sin-ny-fou (1), ils n'avaient vu aucun missionnaire et, les routes étant occupées par les rebelles, ils ne pouvaient communiquer avec Kouy-yang-fou (2).

Le Père Liou, qui avait reçu du vicaire apostolique du Kouy-tchéou les pouvoirs nécessaires pour administrer les sacrements, accéda avec empressement à cette demande et alla visiter la chrétienté de Sin-ny-shien. Il allait la quitter quand les chrétiens de Ta-chan, pays des hautes montagnes, comme l'indique son nom, situé à deux petites journées de distance, apprenant la présence du Père dans leur voisinage, vinrent l'inviter à leur tour et le conjurer de se rendre chez eux. Eux aussi n'avaient pas vu de prêtres depuis plus de deux ans.

Malgré son extrême fatigue, le Père y consentit avec joie et se mit en route pour Ta-chan. C'était là que Dieu avait marqué le terme de sa course et de ses travaux apostoliques.

Le soir, en arrivant à la station, il mangea pour se rafraîchir une ou deux pêches qu'on lui présenta. Peu après, il se sentit pris de fièvre. Le mal bientôt fit des progrès rapides et lorsque, le lendemain, les chrétiens se rendirent compte de sa gravité, ils furent effrayés. N'ayant, dans ces régions perdues, aucun médecin à leur disposition, ils se mirent à pleurer et à se désoler. Le Père les reprit doucement : "Ayez courage, leur dit-il, Dieu ne nous abandonne jamais. Quand l'heure de ma mort arrivera, je vous avertirai."

Vers dix heures du soir, il appela les chrétiens et leur dit : "Mettez-vous à genoux et récitez les prières des agonisants." On obéit, et comme on achevait les prières, le Père André Liou rendit son âme à Dieu, avec cette sérénité et ce contentement du voyageur qui, après une longue course, se voit enfin arriver au terme de son voyage.

Le Père André Liou était un de nos meilleurs prêtres indigènes. Il n'avait que trente-huit ans. Il était d'un zèle et d'un courage que rien ne rebutait quand il s'agissait du

(1) Ville de premier ordre à deux journées de Sin-ny-shien.

(2) Capital du Kouy-tchéou et résidence du vicaire apostolique de cette province.

salut d'une âme. Dieu, sans doute, l'a déjà récompensé dans l'autre vie de ses peines et de ses travaux. Il fut enterré dans la petite chrétienté de Ta-chan.

Vers la fin de l'année 1873, de passage à Ta-chan, j'allai prier sur sa tombe. C'était une simple pierre surmontée d'une humble croix de bois. Un prunier la couvrait de son ombre. Depuis lors, Mgr Lions (1) a fait élever un petit mausolée à la place de cette modeste sépulture. C'est comme un hommage reconnaissant de la mission au zèle et au dévouement du Père André Liou.

Mais revenons sur le théâtre de la lutte que nous avons vue s'engager entre le christianisme et le paganisme.

Tsao-kia-yn, sans être un endroit important, comptait cependant plus de cent familles ; mais pauvres, pour la plupart, elles étaient sans aucune influence dans le pays. Là était, comme je l'ai déjà dit, le berceau du christianisme dans le district de Kiou-tsin ; là aussi se trouvait le plus grand nombre d'adorateurs et de néophytes. Le caractère paisible et même heureux de ses habitants, sa position un peu retirée, semblaient l'indiquer comme l'endroit le plus convenable pour la résidence du missionnaire. C'est de ce village que, sans être molesté lui même, il avait été témoin de la persécution de San-pé-hou.

Ce dernier village était bien déchu de son ancienne prospérité ; au lieu de ces trois cents familles d'autrefois, c'est à peine si on en comptait la moitié. Quelques-unes d'entre elles, jadis riches et puissantes, aujourd'hui ruinées, jouissaient encore d'une certaine autorité. Nous avons vu l'usage qu'elles firent de leur influence en proscrivant la religion du *Maître du Ciel*, et en mettant à mort un de ses adeptes les plus fervents. Le jugement inique du mandarin de Lan-lin avait encore accru l'audace de ces persécuteurs improvisés. Ils avaient juré d'exterminer le christianisme et ils se crurent tout permis pour arriver à leurs fins... Injures, menaces, coups, violences de toutes sortes, ils mirent tout en œuvre pour épouvanter les chrétiens :

Nos pauvres néophytes étaient dans la consternation. Ils

(1) Evêque de Basilide et vicaire apostolique du Kouy-tchéou.

fuyaient afin d'éviter les mauvais traitements dont ils étaient menacés, et, s'ils osaient de temps en temps revenir à la dérobée, c'était encore pour fuir et se cacher de nouveau. Le missionnaire qui résidait à Tsao-kia-yn les consolait et les soutenait de son mieux ; fortifiés par ses exhortations, ces pauvres gens tenaient bon et montraient beaucoup de constance.

Voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, les païens furieux résolurent de s'en prendre directement au Père et de le chasser de la contrée, mais il n'était pas en leur pouvoir, et il leur était impossible d'aller le tracasser chez les autres. Comment faire alors ? Il fallait mettre les habitants de Tsao-kia-yn dans le complot, puis tout irait à merveille.

Les plus habiles entrèrent aussitôt en campagne ; ceux d'entre eux qui avaient des parents ou des connaissances dans ce dernier village furent envoyés pour les gagner à leur causé. Enfin ils firent tant et si bien qu'un beau jour toute cette tranquille population de Tsao-kia-yn brûla d'en venir aux mains avec le missionnaire.

Ces pauvres gens n'étaient pas, cependant, capables de mener à bonne fin une affaire de ce genre ; leur savoir-faire laissait trop à désirer et leur pusillanimité était trop grande pour tenter un coup aussi hardi et pouvoir s'en tirer à leur honneur. Mais on les avait si bien endoctrinés, et on leur avait promis une si facile victoire qu'ils se crurent assez forts pour essayer.

Un beau matin, trois ou quatre des notables de la localité se présentent chez notre confrère ; ils ont une mine moitié solennelle et moitié confuse ; ils font surtout d'inutiles efforts pour paraître importants, absolument comme les peureux qui chantent afin de se donner quelque assurance. Sur l'invitation de M. Fenouil, ils prennent place sur des chaises ; après certains préambules plus ou moins oratoires, l'un d'eux commence en ces termes :

—“ Père, nous sommes heureux de vous posséder parmi nous, c'est un honneur dont nous sommes fiers... Mais il y a des choses qui ne se peuvent souffrir.”

—“ Je ne comprends pas ! dit le missionnaire naturellement intrigué de ce prologue, que voulez-vous dire ? ”

—“ Eh bien ! voici, répond le plus décidé d'entre eux, il s'est passé une chose très-grave... on a volé une pièce de bois dans notre pagode ici tout près, ”

—“ Ce n'est pas tout, reprend le doyen de l'endroit, un nommé Tsao-jen-koué, déjà connu, homme tout à la fois rusé et poltron, aussi avide de bon vin que de bonnes sapèques... il a été aussi dérobé une sonnette de *poushas*... et puis telle autre chose, ajouta la bande en chœur. ”

—“ Pour le coup, cela ne me regarde pas dit le Père ; adressez-vous ailleurs. ”

—“ Et si les preuves du larcin se trouvaient chez vous ?... dans votre maison ? ”

—“ Alors je dirais que c'est vous qui les y avez apportées. ”

—“ Cependant, voyez... la pièce de bois, la voici, derrière votre porte ; quant à la sonnette et aux autres objets, ils sont là, dans la chambre de vos domestiques. ”

M. Fenouil ne savait que répondre, tandis que les autres prenaient un air triomphant. Il interroge ses domestiques. Le vieux Tsao-yn-koué dit que, en qualité d'ancien préposé à la garde du *Miaó-tsé*, il avait cru pouvoir s'adjuger une vieille planche qui y pourrissait sans profit pour personne. Deux autres avouent également que, jouant un jour avec des païens auprès du *poushas*, ils n'avaient cru causer de préjudice à personne en prenant quelques objets de minime valeur, ce que, du reste, leurs compagnons païens avaient fait comme eux ; que c'était un bien public qui leur appartenait comme aux autres.

Pendant que tout cela se passait à l'intérieur, il se faisait un grand tumulte à la porte du Kin-tang (maison de prières), on battait le *tam-tam* dans le village... hommes, femmes, enfants, tout le monde était sur pied, se dirigeait vers l'oratoire et se disposait à franchir le seuil. “ Qu'on nous livre les coupables, crieait la populace en délire, que sont ces chrétiens ? allons, pendons-les tous dans la pagode. ”

Notre confrère, voyant que les têtes se montaient et que les affaires aller se tourner au tragique, se montre à la foule et fait signe qu'il veut parler ; il fini par obtenir un peu de silence.

“ Gens de Tsao-kia-yn, leur dit-il, vous vous plaignez

qu'on ait fait des vols dans votre *Miao tsé*. . . La chose ne me regarde pas. . . mais les coupables étant chez moi, voici un moyen de trancher la question : toi, Tsao-jen-koué, tu as accusé mes domestiques. . . je te les livre. . . tu m'en répondras jusqu'à ce que le mandarin de Kiou-tsin ait rendu son jugement ; prends bien garde qu'il ne leur arrive aucun mal."

Qui fut embarrassé ? ce fut le petit mandarin et ses complices. On avait cru pouvoir faire retomber la faute sur le Père, et voilà que ses domestiques se reconnaissent pour les seuls auteurs du délit. En outre, Tsao-yn-koué avait une nombreuse famille, il était considéré et aimé, et personne n'eût osé mettre la main sur lui. Aller devant le grand mandarin, la chose n'en valait guère la peine, puis ce n'était pas sûr du tout ; en tout cas il faudrait dépenser beaucoup d'argent, que faire alors, laisser tomber l'affaire et ne rien dire ?

Nos gens, grandement désappointés, se consultèrent un instant, pendant que la foule devenue silencieuse se débandait à la sourdine. Evidemment le coup était manqué. Il fallait cependant trouver un expédient pour sortir d'embarras et se retirer avec honneur.

"Père, dit alors Tsao-jen-koué, d'un ton doux et patelin, entre nous, on n'y regarde pas de si près. . . Vous savez que nous sommes des gens paisibles et ennemis de la chicane. . . Païens et chrétiens ne sont-ils pas tous frères ? Eh bien ! qu'on frappe pour la forme l'enfant qui a volé dans la pagode et qu'on nous donne quelques ligatures pour compenser ce que nous avons perdu."

Ce n'était pas se montrer d'une grande exigence après une pareille mise en scène ; mais c'était trop encore. Cependant, pour éviter toute complication et apaiser l'émotion publique, les néophytes crurent devoir accéder au désir des païens, et les ligatures demandées leur furent livrées. Mais, par le fait même, les chrétiens se donnaient le dessous aux yeux de tout le monde et avouaient leur faiblesse. Un peu plus de fermeté eût, peut-être, à jamais coupé court aux exigences de cette sorte et évité dans la suite bien des misères et des vexations.

CHAPITRE VI.

Mort subite de deux mandarins militaires persécuteurs de la religion.—
La persécution à Ué-tchéou. — Conversion de Yang-Tchéouen.

A quelque temps de là, deux petits mandarins militaires voulurent à leur tour se signaler en persécutant les chrétiens.

L'un d'eux, nommé Tchao-tà-kangisé (c'est-à-dire Tchao, *la grande lance*) résolut de porter les premiers coups. Il annonça, en conséquence, à grand bruit, qu'il partirait tel jour, avec de nombreux soldats, et qu'il exterminerait jusqu'au dernier des chrétiens.

Ceux-ci sont dans une mortelle frayeur; car, pour les honnêtes gens, rien n'est plus à craindre que ces chefs de bande qui pillent et rançonnent à leur gré, surtout en temps de guerre. Tout était à redouter, il fallait s'attendre, sinon au massacre, au moins au pillage.

La veille du jour fixé pour l'attaque, presque tous les habitants de Tsac-kia-yn, païens comme chrétiens, se sauvent dans la montagne et dans les bois. La nuit se passe dans une alarme continuelle; ce n'est qu'avec un serrement de cœur qu'on voit poindre l'aube du jour. A chaque instant on croit entendre les cris farouches des soldats et apercevoir les flammes dévorer les maisons.

Cependant les heures s'écoulaient et on ne voit rien. A la tombée de la nuit, quelques individus se hasardent à descendre et à pénétrer dans le village. Tout y était tranquille comme à l'ordinaire. Bientôt un homme arrive et annonce que Tchao, *la grande lance*, n'est plus de ce monde. Atteint subitement de la peste, il était mort juste à l'heure où il devait commencer le massacre des chrétiens. Ceux-ci remercièrent Dieu avec effusion et sentirent croître leur confiance pour l'avenir. La plupart des païens virent aussi dans cette mort subite un avertissement du Ciel, et plusieurs se rapprochèrent des néophytes.

L'autre mandarin militaire, émule de la *grande lance*, en voulait surtout à M. Fenouil. Dans sa pensée, la mort de notre confrère devait amener l'anéantissement du christianisme. Mais, plus fin que son rival, il se garda bien de publier son projet et d'annoncer son arrivée.

Une belle nuit, il part de la ville de Kiu-tsin-fou, à la tête de quatorze soldats. Bien que la distance entre les deux localités ne soit pas considérable, un seul parmi eux connaissait le chemin. Celui-ci, quelques jours auparavant, était allé rendre visite à M. Fenouil qui l'avait très bien traité ; il en avait même reçu un petit cadeau qu'à son retour il avait déposé dans sa famille.

Ce jeune homme demeurait précisément sur la route de Tsao-kia-yn, non loin de la ville. En passant devant sa maison, il entra pour voir sa vieille mère et la consulter. La bonne femme, mise en deux mots au courant de l'affaire, s'opposa fortement à ce que son fils prêche part à l'expédition ; elle lui représente la bonté du Père qui s'est montré si bienveillant à son égard... elle lui met devant les yeux la mort de Tchao... enfin, elle fait si bien que le jeune homme s'esquive à la hâte au lieu d'aller rejoindre ses camarades.

Ceux-ci, qui avaient dépassé la maison et continué à marcher, s'arrêtent bientôt, incertains de la route. Ils attendent quelque temps ; puis, ne voyant pas venir leur guide, ils retournent à la maison dans laquelle ils l'ont vu entrer. Ils ne trouvent qu'une pauvre vieille qui leur dit, pour toute réponse, qu'elle ne comprend pas ce qu'on lui demande.

Le chef militaire s'emporte et tempête.—La vieille fait la sourde oreille.—Il jure qu'il va la tuer, si elle ne parle pas.—Inutile, elle ne s'émeut pas plus que le roc.—Croyant à la fin que peut-être il se sont trompés et que leur guide n'est pas entré dans cette maison, les soldats vont alors frapper aux portes voisines.

Mais, au milieu de la nuit, tout bon Chinois a bien soin de laisser sa porte close, surtout quand il entend un bruit de voix inconnues. Il y a tant de voleurs partout, qu'il est toujours prudent de se tenir sur ses gardes. !

La troupe eut donc beau frapper, crier ; personne ne s'empressa de répondre ni d'ouvrir. Que faire alors ? Aller de de l'avant, sans guide ! c'était une folie ! Comment se reconnaître au milieu des rizières, dans ce dédale de sentiers qui se croisent en tous sens ! Continuer à appeler et à crier ? c'était imprudent, car, pour peu que les gens des environs, désormais en éveil, vissent à les prendre pour des brigands

et à les cerner, nul doute que plusieurs d'entre eux resteraient sur le carreau.

Ils adoptèrent le meilleur parti, celui de s'en retourner. Le lendemain, le mandarin recevait l'ordre d'aller exercer sa valeur contre les musulmans. Il emmena ses braves avec lui, je ne sais si tous y restèrent ; mais pour lui, il n'en revint pas ; moins de deux mois après, il tombait frappé d'une balle sous les murs de la ville de Tchen-kiang-fou.

Le Seigneur veillait ainsi sur les jours du missionnaire et de ses ouailles et les mettait à l'abri de la rage de l'enfer et du danger. Dans plusieurs autres occasions, il leur fit encore sentir, d'une manière non moins merveilleuse, les effets de sa protection.

Mais si la persécution cessait sur un point, c'était pour recommencer ailleurs. Satan ne renonçait pas à la lutte, et n'était pas disposé à s'avouer vaincu.

Malgré les tracasseries et les vexations auxquelles les chrétiens étaient en butte, la religion, cependant, avait fait partout quelques progrès. A quarante *ly* de Tsao-kia-yn dans la ville Ué-tchéou (1) et aux environs, plusieurs familles avaient embrassé le christianisme. Le Père André Liou était même allé les visiter, peu de temps avant sa mort, et avait baptisé tous leurs plus jeunes enfants.

Un vieux chrétien du Su-tchuen, nommé Ouang-tin-pang, médecin de profession, homme plus téméraire que prudent, s'était depuis peu établi dans cette ville avec sa famille. Tout en donnant ses consultations et en vendant ses pilules, il prêchait la doctrine et manifestait hautement sa foi. Chacun sut bientôt qu'il était de la religion du *Maître du Ciel*.

Personne, d'ailleurs, ne paraissait s'en formaliser et on le laissait parfaitement tranquille. Peu à peu, les nouveaux catéchumènes, timides d'abord, avaient pris confiance. Ils avaient remplacé la tablette des ancêtres par la tablette chrétienne, et ils n'avaient pas craint de l'afficher au grand jour sur leurs portes et à leurs fenêtres. De plus, ils récitaient leurs prières en commun, à haute voix et sans respect hu-

(1) Ué-Tchéou est une ville de deuxième ordre, à soixante *ly* de Kien-sin-fou.

main. Pendant ce temps, Ouang-tin-pang prêchait et cherchait à gagner des prosélytes. Il y avait tout lieu d'espérer que notre sainte religion allait faire de grands progrès et qu'il serait possible d'établir une station dans cette ville. Mais le démon ne devait pas tarder à troubler la paix dont jouissait cette chrétienté naissante et à y arrêter le mouvement des conversions.

Un jour, notables, lettrés et autres de Ué-tchéou s'assemblent sous la présidence d'un mandarin de la localité *Tchang-tsy-lao-yé*, et décide qu'il faut à tout prix empêcher la propagation de la nouvelle secte, sous peine de voir bientôt disparaître leur propre influence. Il n'y a pas de temps à perdre, il faut agir de suite et avec d'autant plus de vigueur qu'il n'y rien à craindre du côté des autorités.

Les chrétiens prévenus de cette décision et sachant bien jusqu'où peut se porter la haine des païens, eurent peur et commencèrent à trembler. Ouang-tin-pang, dont la foi était plus ferme, les soutint et les encouragea : " Ne craignons rien, leur disait-il, et voyons un peu ce qu'on pourra nous faire. "

Dès le lendemain, une dizaine d'individus, Tchang-tsy à leur tête, se présentèrent chez Ouang et le somme de sortir. Ouang sort aussitôt et leur demande ce qu'ils veulent.

— " Homme sans aveu, lui crie-t-on, qui es-tu ? d'où viens-tu ? qui t'a donné l'ordre de prêcher la religion perverse que tu professes ? "

— " Vous me connaissez tous... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ici, chacun sait que mes remèdes sont bons ; mais ma religion est meilleure encore. Est-ce que vous voudriez me chercher une mauvaise querelle ? "

— " Tu corromps le peuple de cette contrée... tu vas partir, autrement nous te chassons. "

— " Si je dois partir, ce sera par ordre des mandarins de Kiu-tsin : pour vous je ne vous connais pas. "

A peine a-t-il prononcé ces paroles, un peu trop raides peut-être, que les païens furieux se jettent sur lui et le maltraitent. Après l'avoir cruellement battu, ils entrent chez lui, saccagent ses meubles et sa pharmacie, jettent dehors tout ce qui lui appartient ; puis, fermant la porte de la maison, ils le chassent avec toute sa famille.

Là ne s'arrêtent pas leurs exploits : ils courent chez les chrétiens de la ville et des environs, arrachent les images et les tablettes de religion et menacent les néophytes de les expulser du pays, si jamais ils en suivent les pratiques pernicieuses.

Les catéchumènes d'hier, dont la foi est encore bien chancelante, sont atterrés. Résister est impossible... affronter la colère de leurs ennemis et préférer l'exil, ils ne s'en sentent pas le courage : ils gardent le silence et laissent faire... les images du paganisme et de la superstition sont rétablies chez eux et le culte du vrai Dieu en est banni ; la peur en a fait des apostats. Jusqu'à ce jour, ils n'ont plus donné aucun signe de christianisme, ils sont toujours dominés par la crainte ; mais ils reviendraient certainement à nous, si les temps devenaient meilleurs.

En sortant de Ué-tchéou, tout meurtri et sanglant, complètement ruiné et chargé de toute une famille, Ouang ne savait trop où diriger ses pas. Il errait dans la campagne, cherchant de tous côtés un abri. Mais personne n'osait s'exposer à la vindicte des lettrés, partout on le repoussait. Enfin, à vingt *ly* de là, dans le petit village de Mant-chéou-chan, il trouva à se loger avec sa famille ; on lui céda une misérable cabane qui pouvait le protéger contre les intempéries de la saison.

Quelques jours après, il vint à Tsao-kia-yn et raconta au Père sa mésaventure, ainsi que les détails de la persécution. Notre confrère sentit son cœur se serrer, et il versa des larmes à la nouvelle de la défection de ces pauvres catéchumènes. Toutefois, il consola de son mieux Ouang et l'aida dans sa détresse. Plus tard, il lui confia les orphelins de la Sainte-Enfance et se servit de lui pour développer cette Œuvre dans le district de Kiu-tsin.

La fin de l'année 1867 s'écoula ainsi au milieu de tranges et d'alarmes perpétuelles. Mais peu à peu, soit lassitude de voir leurs efforts demeurer impuissants, soit crainte d'avoir finalement le dessous dans cette lutte qui se prolongeait indéfiniment, les païens commencèrent à montrer moins d'acharnement. Les vexations devinrent plus rares ; on s'habitua à entendre parler des chrétiens ; ce nom ne causa

plus autant de répulsion et insensiblement on en vint à les respecter et à les traiter comme tout le monde. Nous commençâmes alors à jouir d'une paix relative qui favorisa la prédication et l'extension de la foi dans ce pays.

Ce fut à cette époque, c'est-à-dire dans les premiers mois de 1868, qu'eut lieu la conversion d'un jeune homme qui, depuis ce moment, a toujours été un modèle de vertu et un sujet de grande consolation pour nous. C'était une âme simple et droite, uniquement désireuse de connaître la vérité et de faire le bien. Qu'on me permette de raconter l'histoire de cette conversion qui montre, et l'amour de Dieu pour les cœurs de bonne volonté, et les moyens quelquefois extraordinaires dont il se sert pour les attirer à lui.

Ce jeune homme s'appelait Yang-tchouen, il demeurait au village de Than ky-tchong à douze *ly* environ de Tsao-kia-yn. Il avait toujours mené une vie régulière et il jouissait de l'estime générale. Un jour, il quitte sa maison et monte à la pagode voisine que des bonzes desservaient. Il va trouver leur chef et lui parle ainsi :

— "Maître, je suis marié..., j'ai des enfants...; sans être riche, je suis à l'aise. Cependant je ne me sens pas heureux, ...quelque chose me manque. Il me semble que je ne puis rencontrer le bonheur dans la position où je me trouve... Vous qui suivez le chemin de la sagesse, enseignez-le moi. Permettez-moi, je vous en prie, d'entrer dans vos rangs... mon cœur sera alors en repos.

— "Ah ! je le vois, lui dit-il, tu es en brouille avec ta femme !

— "Non, reprend le jeune homme, je n'ai jamais eu la moindre dispute, ni avec ma femme, ni avec personne. Mais je voudrais mener une vie plus parfaite..., voilà pourquoi je viens m'adresser à vous.

— "Ta confiance m'honore ; mais voyons, parles-tu sérieusement ?

— "Si sérieusement que je demande à entrer chez vous des aujourd'hui.

— "Eh bien ! écoute, réplique le bonze, je vais te dire la vérité ; si tu veux de l'opium et du vin, faire bonne chère en un mot, mener une vie tranquille, viens chez nous, nous

avons tout cela. Mais si tu veux embrasser la vraie sagesse et apprendre la doctrine céleste, il faut t'adresser aux chrétiens, eux seuls la possèdent."

Qui fut étonné ? ce fut assurément le jeune Yang-tchouen. Comment ? ces chrétiens partout si décriés ! l'un d'eux tout récemment encore n'a-t-il pas été mis à mort, sans que personne ait même songé à prendre sa défense ! ces chrétiens, dont la religion infâme est pour tous un objet d'effroi et d'horreur, ces chrétiens possèderaient la véritable doctrine !... Oh non, cela n'est pas possible... Le vieux bonze a voulu se moquer de lui...

Ces pensées troublent le jeune homme, il hésite, fait de nouvelles instances, le bonze lui donne toujours la même réponse. Alors il s'en retourne triste et pensif.

Après un combat intérieur qui dura plusieurs jours, ne trouvant nulle part de consolation, Yang se décide enfin à s'adresser aux chrétiens. Il se rend à San-pé-hou et se présente au vieux catéchiste Thomas Song, que M. Fenouil avait placé dans ce village malgré son grand âge, autant pour enseigner les prières et la doctrine aux nouveaux catéchumènes que pour les encourager et les fortifier au milieu des épreuves de la persécution.

En peu de mots le jeune homme ouvre son cœur au vieillard et lui expose la cause de son trouble. Après quelques entretiens, les préventions de Yang ont disparu, la grâce l'a touché, il croit, il adore. A peine a-t-il renoncé à Satan et à ses œuvres qu'il sent dans son âme une paix et une joie indicibles. Il a enfin découvert sa véritable voie. Heureux au-delà de toute attente, il vient trouver le Père à Tsao-kiayn et lui raconte son bonheur.

Notre confrère, voyant ce que la grâce avait opéré dans cette âme, bénit Dieu et le remercie de ce qu'il ménage de telles consolations à ses missionnaires.

Yang-Tchouen avait pendant plusieurs années étudié la littérature ; il pouvait aisément se rendre compte de la foi en lisant nos livres de doctrine et de controverse. Aussi, son instruction ne fut-elle pas de longue durée ; en moins de trois mois, il put être baptisé avec son plus jeune fils. Deux de ses parents imitèrent son exemple ; mais sa femme

demeurait obstinément incrédule et c'était là son plus grand chagrin. Dieu, cependant, devait un jour récompenser son zèle ; car non-seulement Yang eut le bonheur de la voir embrasser le christianisme, mais, par ses exemples et ses exhortations, il convertit une bonne moitié de son village, ainsi que j'aurai à le raconter plus tard.

La foi du fervent néophyte ne s'est jamais ralentie ; il a toujours été et il est encore aujourd'hui un de nos meilleurs chrétiens. Partout où se forme une nouvelle station, partout où se manifeste un mouvement de conversion, nous l'envoyons prêcher, et sa parole est toujours bénie de Dieu et féconde en fruits de salut.

Plût au ciel que nous eussions beaucoup d'âmes de cette trempe ! bientôt toute cette belle plaine de Kiu-tsin ne formerait qu'une vaste et magnifique chrétienté.

CHAPITRE VII.

Révolte des musulmans et guerre civile au Yun-nan.—M. Fenouil échappe, comme par miracle, à ses ennemis.

Au commencement de l'année 1868, M. Proteau, qui avait remplacé notre provicaire à la capitale, arriva auprès de ce dernier à Tsao-kia-yn. Il avait dû fuir devant les musulmans qui, marchant de succès en succès, menaçaient déjà la ville de Yun-nan-sen.

Sans entrer dans tous les détails de cette longue suite de guerres qui ont dévasté le Yun-nan, pendant une période de quinze à dix-huit ans, il me paraît utile d'en dire quelques mots, afin de mieux faire connaître l'état de cette province et la situation des missionnaires chargés d'y prêcher l'Évangile.

Dans les premiers mois de 1856, les musulmans, qui ne cherchaient depuis longtemps qu'une occasion favorable pour lever l'étendard de la révolte, prirent tout-à-coup un air menaçant et excitèrent des troubles sur divers points de la province. De leur côté, les Chinois employèrent leur moyen accoutumé d'intimidation et firent courir partout des

bruits sinistres. De toutes parts, on répétait que les musulmans allaient être enveloppés dans un massacre général. Ceux-ci, voyant le danger, n'attendirent pas qu'on en vint à l'exécution des menaces ; partout où ils étaient en nombre, ils prirent les armes et exterminèrent les Chinois. A la capitale, ils étaient peu nombreux et demeurèrent d'abord tranquilles. La plupart d'entre eux, cependant, allèrent dans la suite se joindre à leurs coreligionnaires, lorsque ceux-ci partout triomphants s'avançaient sur Yun-nan-sen.

Le vice-roi Hen, apprenant l'arrivée des rebelles, se fait transporter sur les remparts de la ville. De là, il aperçoit la plaine couverte des bataillons ennemis. A cette vue, une terreur folle s'empara de lui : il se sauve dans son palais où de désespoir il se pend avec sa femme. Heureusement, il y avait à Yun-nan-sen un officier supérieur, Liou-tsé-kiou qui, loin de se laisser gagner par la peur, jure de mourir à la tête de ses troupes plutôt que de permettre à un seul ennemi de pénétrer dans la ville.

Après plusieurs combats plus ou moins douteux, une trêve fut demandée par les musulmans, et bientôt la paix fut signée entre les deux partis. Les révoltés durent déposer les armes et rentrer dans leurs foyers. Ce fut là toute la punition que le gouvernement osa leur infliger.

Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'à l'avènement de Tong-tchy en 1862. Cette année-là, les musulmans impatients de reprendre les armes, excitèrent une révolte à la capitale.

Aux premiers symptômes de rébellion, le vice-roi Pan, qui gouvernait alors la province, sort de son palais et se montre à la foule dans l'espoir de calmer l'effervescence des esprits et de comprimer la révolte par la majesté de sa présence. A peine a-t-il paru qu'un tout jeune soldat s'élance sur lui, le glaive à la main, et le perce de part en part en criant : " Mort aux Chinois."

Ce fut le signal de la révolte qui bientôt s'étendit d'un bout de la province à l'autre. Les musulmans s'étaient préparés de longue date ; les marabouts avaient dans les villes et les campagnes prêché la guerre sainte. Ils combattirent avec cet acharnement, ce fanatisme et cette haine de

l'étranger qu'ils tiennent du Prophète. D'étonnants succès accrurent bientôt leur audace ; partout les villes, ouvertes par la trahison, tombèrent les unes après les autres en leur pouvoir.

Le plus hardi de leurs chefs, Tou-ouen-sieou, ancien mineur, homme grossier et sans culture, mais d'un courage indomptable et d'une habilité incontestée, s'était emparé de Taly-fou et y avait établi son quartier général. Bientôt même il y prit le titre de roi et fit de cette ville la capitale de son royaume. De là il soutint la rébellion et seconda puissamment ses lieutenants qui, pour la plupart, ses parents ou ses amis, lui étaient entièrement dévoués.

Le vice-roi Laô, successeur de Pan, après être demeuré au Kouy-tchéou près de deux années, sans pouvoir pénétrer au Yun-nan, à cause des rebelles qui en occupaient toutes les routes, réussit enfin à se frayer un chemin jusqu'à la capitale où il parvint heureusement. Son arrivée releva le courage des troupes impériales qui se battirent dès lors avec plus d'ordre et de confiance. La division, d'ailleurs, s'était mise parmi les principaux chefs mahométans, et plusieurs de leurs meilleurs généraux avaient été égorgés dans leur camp par leurs propres soldats. Les Chinois reprirent peu à peu l'offensive et commencèrent à regagner le terrain perdu.

Mais bientôt le vice-roi Laô mourut subitement d'un mal inconnu. Les musulmans, qu'il avait su repousser au dehors et contenir au-dedans, ne pouvaient lui pardonner leur humiliation. On les accusa de l'avoir empoisonné.

Le Yun-nan perdit en lui son meilleur défenseur et les chrétiens leur soutien et leur protecteur. Laô-ta-jen était un de ces hommes au cœur large et généreux, à l'âme forte et fière, chez qui l'amour du vrai et du beau prime tout autre sentiment. C'était un de ces hommes rares en Chine, qui savent mettre de côté leurs préjugés nationaux pour admirer et prendre ce que les autres peuples ont de bon et d'utile. Il aimait les Européens, parce qu'il sentait que la Chine avait tout à gagner à se rapprocher d'eux. Les missionnaires étaient pour lui des hommes de doctrine et de civilisation qu'on ne pouvait trop favoriser, " parce que, disait-il, peuple et mandarins devaient s'améliorer à leur contact."

Il n'était pas chrétien, mais il aimait la religion qui lui semblait seule capable de donner à une nation la durée et la prospérité. On pouvait espérer qu'un jour il embrasserait le christianisme ; la mort le surprit sans qu'il ait eu ce bonheur !... Qui sait si, à son heure dernière, le Dieu de toute miséricorde ne lui aura pas tenu compte de sa bonne volonté et ne lui aura pas ménagé la grâce du repentir de ses fautes et du baptême de désir ?

Laô-ta-jen mort, la confiance revint aux musulmans et avec elle le succès. Ils recommencèrent la guerre avec un nouvel acharnement. Les troupes impériales reculèrent et le siège fut mis devant la capitale du Yun-nan qui faillit tomber au pouvoir de l'ennemi. Toutes les routes furent interceptées, à l'exception de celle de l'est venant de Kiu-tsin et communiquant avec le Kouy-tchéou. Ce fut là une des principales fautes des rebelles et, avec leurs divisions intestines, la cause de leur défaite finale.

Ma-jou-long, général des troupes de la province, commandait la garnison de la ville assiégée. C'était un musulman au service du gouvernement chinois. Il avait refusé de prendre part à la rébellion, tout en la favorisant peut-être un peu. On l'accusait même de se battre mollement contre ses coreligionnaires. Mais ces reproches n'étaient rien moins qu'acceptables dans la bouche des Chinois dont l'incurie n'avait d'égale que leur mauvaise discipline.

Toutefois, approvisionnée par la route, qui demeurait libre, et confiante dans ses hautes murailles, la ville tint bon. Son artillerie de rempart, à la vérité, ne causait pas grand mal aux assiégeants, mais ces détonations formidables qui faisaient résonner les échos d'alentour, entretenaient le courage des assiégés. Malgré leur force numérique, les Chinois cependant auraient succombé, s'il ne s'était enfin trouvé un homme capable de diriger la lutte.

Le vice-roi *Lieou*, successeur de *Lao-ta-jen*, était un homme nul, mais son lieutenant *Tsen* était doué d'un talent rare, tant pour l'art militaire que pour l'administration. *Tsen* était originaire des environs de *Sy-lin-hien* au Kouang-si. La fortune lui avait souri dès le début de sa carrière, et il s'était élevé rapidement des derniers degrés au sommet

de la hiérarchie. Son ambition égalait, si elle ne surpassait pas son talent. A l'exemple de *Ma-jou-long*, qui s'était improvisé généralissime, il se fit nommer successivement grand trésorier et *fou-thay* (gouverneur immédiatement au-dessous du vice-roi).

Il pressa vigoureusement les musulmans, les tint sans cesse en haleine, les attaquant sur divers points à la fois, et au bout de peu de mois il réussit à dégager les environs de la capitale et à reprendre les villes voisines, tombées au pouvoir de l'ennemi. Pendant ce temps, le général *Yang-yu-ko* marchait sur *Taly-fou* du côté de l'ouest et menaçait l'usurpateur *Tou-ouen-sieou* dans sa capitale.

Dès lors, c'en était fait de la puissance musulmane. Les sectateurs du prophète, se voyant dans l'impossibilité de tenir la campagne, se renfermèrent derrière les murailles de leurs villes. Là, ils défièrent longtemps encore les forces de *Tsen-ta-jen* et de *Yang-yu-kô*. Ce ne fut qu'au bout de trois années que ceux-ci parvinrent à les réduire complètement.

Enfin, en 1872, le roi de *Ta-ly*, qui se montrait si fier lors du passage au *Yun-nan* de l'expédition française pour l'exploration du *Meikong*, se vit assiégé par une immense armée et obligé de se rendre. Trahi par les siens, il prit du poison dans le but d'échapper au sort réservé aux chefs de la révolte. Il vivait encore quand il fut livré au général *Yang* qui lui fit trancher la tête. Ainsi croula le royaume de *Ta-ly* ; il avait commencé par le meurtre, il finit dans le sang.

Cette longue et horrible guerre a causé d'immenses désastres. Partout on ne rencontrait que maisons incendiées, villes et villages ruinés, campagnes désolées et désertes. La population avait fui ou avait été massacrée. Il faudra encore de longues années pour que le *haut Yun-nan*, autrefois si beau et si riche, recouvre son ancienne splendeur.

Si les musulmans avaient été victorieux, la Chine aurait perdu une belle et vaste province et la religion chrétienne aurait été à tout jamais bannie de ce pays. Déjà plusieurs fois durant le cours de cette guerre, les néophytes avaient été en butte à leur haine. MM. Fenouil et Leguilcher

avaient à différentes reprises failli devenir leurs victimes et c'était pour échapper à leurs coups que M. Proteau se réfugiait à Tsao-kia-yn.

Chassé successivement de Pé-yen-tsin et de Yun-nan-sen, ce confrère avait dû laisser les chrétiens aux soins d'un prêtre du pays, le Père André Tchen. En ces temps de trouble, il est, en effet, plus facile à un indigène de passer inaperçu qu'à un Européen que sa tournure étrangère signale à l'attention de tous. Néanmoins le Père Tchen eut beaucoup à souffrir ; ce ne fut même que comme par miracle qu'il put échapper aux poursuites des musulmans.

Peu de temps après l'arrivée de M. Proteau à Tsao-kia-yn, M. Fenouil dut quitter ce village pour se rendre dans le *bas Yun-nan* auprès de notre vénérable vicaire apostolique, qui l'avait appelé pour traiter d'affaires concernant les intérêts de la mission.

A son départ, la chrétienté naissante de Kiu-tsin commençait à jouir de quelque tranquillité. Il semblait que le moment de la moisson était proche ; on travaillait, on prêchait, on exhortait et pourtant le nombre de nos néophytes n'augmentait pas d'une manière bien sensible. On eût dit que le succès devait être en raison de la violence de la persécution. Dès que celui-ci se ralentissait, les conversions diminuaient, tant il est vrai que la rédemption des âmes est l'œuvre de Dieu, et que, d'ordinaire, rien ne contribue plus à leur salut que la souffrance et la mortification. C'est toujours le mot de Tertullien : *sanguis martyrum semen christianorum*.

Vers la fin d'octobre (1868), M. Fenouil, après avoir terminé ses affaires à la résidence épiscopale, partit de Long-ky pour retourner à Kiu-tsin au milieu de ses néophytes impatients de le revoir. Chemin faisant, à son passage à Tchao-thong, il fut reconnu par un musulman qui se hâta d'aller annoncer à Taô-ouen la prochaine venue de l'ennemi de l'islamisme. Taô-ouen est un gros bourg à six lieues de la ville de Tchaô-thong et habité exclusivement par les mahométans. Or, on sait que depuis longtemps ces fanatiques avaient voué une haine mortelle à notre cher provincial.

M. Fenouil se douta bien de quelque chose et pressentit un piège, mais il fallait marcher. Il entre donc bravement à Tao-ouen et descend à l'auberge la plus fréquentée du bourg. Il est reçu avec empressement, le maître d'hôtel se montre plein d'attention pour lui ; il lui offre une chambre particulière, voulant qu'il soit parfaitement à son aise. Notre confrère, qui se tenait sur ses gardes, remercia son hôte et voulut loger dans la chambre commune, au milieu de ses gens. Malgré toutes les instances qui lui furent faites on ne put le décider à entrer dans le cabinet où on avait dessein de l'enfermer.

Pendant toute la nuit, ce fut un va-et-vient continuel de personnes qui entraient et sortaient. Par moment la conversation était générale et animée ; d'autres fois c'était le silence le plus complet, à peine interrompu par quelques chuchotements. La nuit parut bien longue au missionnaire qui ne pouvait fermer l'œil et qui était aux aguets.

Vers trois heures du matin, il tira son domestique par le bras : " Levons nous et partons..., lui dit-il, mais sans bruit, et que personne ne s'aperçoive de notre départ."

Tous deux s'habillent à la hâte et dans l'obscurité ; puis, pas à pas, avec toutes les précautions possibles, ils sortent de l'auberge, laissant porteurs, montures et bagages à la merci des musulmans, sachant bien d'ailleurs que ceux-ci n'en voulaient qu'à leurs personnes.

La nuit était sombre et pluvieuse, notre confrère et son domestique, s'abandonnant à la divine Providence, prennent la route qui se présente devant eux et qu'ils croient la bonne. Ils marchent d'un pas rapide, bien que les chemins, détremés par la pluie, soient très difficiles. Il allait faire jour quand ils virent arriver deux cavaliers qui couraient bride abattue. Nos deux voyageurs se rangeaient pour les laisser passer, quand ceux-ci, arrêtant tout-à-coup leurs montures, leur demandent d'une voix impérieuse s'ils n'ont pas rencontré sur leur route deux hommes dont l'un est Européen.

" Non, s'empressa de répondre le suivant de M. Fenouil, nous n'avons rencontré personne... mais qui sait ? peut-être sont-ils en avant ! "

Là dessus, les deux cavaliers partent à fond de train... A

peine délivrés de ce premier péril, nos fugitifs tombent dans un autre. Le jour s'était levé, et tout en marchant, ils s'aperçoivent qu'ils sont revenus à Tsao-ouen, juste à l'endroit d'où ils étaient partis. Ils s'arrêtent prudemment et se cachent de peur de donner l'éveil et de se livrer eux-mêmes. Enfin la caravane des voyageurs, piétons et cavaliers, sort du bourg pour continuer sa route. M. Fenouil a la consolation d'apercevoir ses gens qui viennent avec ses bagages. Désormais, il n'y a plus rien à craindre ; la bande est nombreuse et les musulmans n'oseront l'attaquer.

A peine avaient-ils fait une heure de chemin qu'ils rencontrent les deux cavaliers lancés à la poursuite de l'Européen. Ceux-ci revenaient tout penauds de leur expédition manquée. En apercevant notre confrère au milieu de la caravane, ils s'arrêtent involontairement et le montrent du doigt d'un air désappointé.

Dieu avait encore sauvé la vie du missionnaire. Car, si les fugitifs avaient suivi la route véritable comme ils en avaient eu l'intention, s'ils ne s'étaient pas trompés de chemin, ils auraient été infailliblement rejoints et arrêtés par ceux qui les poursuivaient et nul doute qu'ils ne fussent tombés sous leurs coups.

A l'arrivée de M. Fenouil, au milieu de ses néophytes de Kin-tsin, M. Proteau, qui l'avait remplacé pendant son absence, reprit la route de son premier district d'où la rébellion l'avait chassé.

(A continuer.)

LETTRE DE MGR BOSSÉ,

PRÉFET APOSTOLIQUE DE LA CÔTE NORD.

NAPISSIPI, 6 lieues en haut de Nataskouan,
22 fév. 1883.

Monsieur l'abbé OUELLET, eccl.,
Séminaire de Québec.

Mon cher futur apôtre du Nord,

Le gouvernement ayant mis un steamer à ma disposition, je quittai Douglasstown, le 19 octobre dernier, accompagné de ma bien-aimée mère voulant se sacrifier plutôt que de m'abandonner, de mon vice-préfet et de deux petits séminaristes de 12 ans. Je ne vous décrirai pas la scène de ce départ qui, vous pouvez le croire, n'a pas été sans me causer de vives émotions ; l'on ne s'éloigne pas, sans déchirements de cœur, d'une paroisse catholique dont on a été le pasteur et le père. Ce qui était de nature à me toucher profondément, c'était de voir les protestants se joindre à mes ouailles pour me témoigner leur amitié et les regrets qu'ils éprouvaient en me voyant partir. Puisse le Dieu de toute miséricorde les récompenser de ce respect qu'ils ont pour le prêtre catholique et leur ouvrir le chemin qui les conduira à la véritable église, afin qu'il n'y ait plus qu'un seul pasteur et un seul troupeau !

Le lendemain matin à 11 heures, nous étions à Magpie où je laissai un de mes prêtres, monsieur Ludger Rioux, qui doit y résider, et le même jour à 3 heures de l'après-midi,

nous jetions l'ancre en face de ma future résidence, la Pointe-aux-Esquimaux, dont saint Pierre est le titulaire.

J'étais attendu ; de loin nous avions vu un grand nombre de pavillons, et entendu les coups de fusils que l'on tirait en notre honneur. La foule était là sur le rivage : hommes, femmes et enfants. A peine étais-je débarqué que tous s'agenouillèrent sur mon passage. Qu'il était beau de voir ce peuple rempli de foi s'incliner pour recevoir la bénédiction de son nouveau pasteur, puis l'accompagner ensuite au sanctuaire pour se joindre à sa première prière et entendre ses premières paroles ! Tout cela m'allait à l'âme, me rappelait vivement la responsabilité de ma charge ; tout cela me disait que cette population chrétienne avait droit de trouver en moi un digne pasteur, un prêtre selon le cœur de Dieu. C'est la divine Providence qui me veut ici comme elle en veut bien d'autres après moi. Elle saura me donner les vertus qui font le vrai prêtre et le dévouement que doit avoir le vrai pasteur.

Les communautés de Québec et de Rimouski et plusieurs personnes pieuses m'avaient donné un bon nombre de livres de prière, des images, des chapelets et des médailles ; vous ne pouvez vous imaginer avec quel empressement et avec quelle reconnaissance on les a reçus. J'en distribuais moi-même à ces bonnes gens et mes missionnaires en donnaient aussi de leur côté. Cent cinquante de ces pieux objets ont été donnés comme récompenses dans les écoles. Nous en avons deux, chacune fréquentée par 75 enfants. Et encore les commissaires ont dû faire un règlement pour défendre d'y envoyer plus de deux enfants par famille. A-t-on jamais vu une loi défendant d'envoyer les enfants à l'école ?—Ici on a été obligé de le faire.

La Pointe-aux-Esquimaux est d'un bel aspect. Les maisons bien peinturées sont agréablement distribuées sur une longueur d'une lieue et de chaque côté de la pointe. Au centre s'élève l'église qui a 75 pieds de long ; elle est très bien finie à l'extérieur et à l'intérieur, avec piliers et galeries latérales ; la sacristie est grande et très convenable. Nous avons dix bons chantres et cinquante enfants de chœur. Vous pourriez admirer au fond de l'abside les belles statues

que monsieur l'abbé Théberge m'a envoyées ainsi qu'un grand tableau donné par les Dames religieuses.

Il y a 175 familles à la Pointe-aux-Esquimaux. A la Toussaint nous avons eu 214 communions et tous les jours du mois de novembre plusieurs personnes s'approchaient de la sainte Table. Chaque soir, en dépit du vent, du froid ou de la pluie, il y avait foule aux exercices du mois des âmes.

Et quelle messe de minuit nous avons eue !

Nos 23 goëlettes avaient prêté leurs fanaux de couleur et leurs pavillons. Pendant trois jours, les marguilliers et un très grand nombre d'autres paroissiens avaient travaillé à l'ornementation de l'église, la pavoisant, disposant les fanaux en guirlandes, mettant partout lustres et lampes, et couronnant le jubé, les galeries et le bas des fenêtres de belles bougies. Sur le maître-autel, 25 grosses lampes se miraient dans de grands miroirs et éclairaient les statues qui semblaient vivantes. C'était éblouissant ! Une étable en sapin de 12 pieds de hauteur avait été construite, et abritait la statue de la sainte Vierge ayant à ses pieds un bel enfant Jésus. Et quelle dévotion ! quelle piété ! Au moment de la communion quatre cents personnes se lèvent et s'approchent de la sainte Table ; on se serait cru à une clôture de retraite.

Comme vous le voyez, il y a bien des consolations pour le cœur du pasteur à la Pointe-aux-Esquimaux.

Mais j'entendais souvent résonner en mon âme ces paroles de l'évangile, *alias oves habeo quae non sunt de hoc ovili*. L'on me disait que depuis deux ans la partie Est de la côte nord était privée de secours religieux, et que des enfants de Dieu y demandaient en vain le pain nécessaire à la vie de leurs âmes : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Ma visite de paroisse terminée, je n'y tenais plus, et le 11 janvier je me mis en route. Pour la première fois, il me fallut monter sur un *cométique*, seule voiture d'hiver qui soit en usage ici ; c'est un traîneau des plus élémentaires, tiré par un certain nombre de chiens. Il n'y a ni siège, ni appui, ni quoique ce soit sur le traîneau. Le voyageur lie solidement son sac de voyage à l'arrière et s'assied dessus, et fouette cocher. Rien de plus fatigant que de voyager en cométique. Toujours dans la même position, les jambes

s'engourdissement et le froid se fait sentir bientôt d'une façon intolérable. Il me fallut pourtant le tolérer ainsi que la fatigue. Le 1^{er} jour je fis six lieues et je m'arrêtai à ma mission de Betchouane, et le lendemain, qui était un dimanche, j'y célébrai la sainte messe. Le lundi, six lieues encore, et j'arrivais à Watichan où j'entendis un bon nombre de confessions. Mardi nous fimes 14 lieues sans arrêter, grimpant sur les mornes, faisant les portages, côtoyant les pointes. A 10 heures du soir nous arrivions bien fatigués à Napissipi. Depuis quatre heures nous avions un malade avec nous sur le cométique : c'était un des chiens qui se mourait d'épuisement. Ces pauvres animaux avaient été soumis à une diète trop sévère et ils étaient bientôt à bout de leurs forces. Aussi, hommes et bêtes, il fallut se reposer un jour ; mais le jeudi nous parvenions jusqu'à Nataskouan. Le missionnaire en était parti depuis sept jours pour descendre au plus vite jusqu'à la plus éloignée de ses missions. Je passai là le dimanche pour donner les offices au peuple fidèle et pour y publier mon mandement ; le lundi nous fimes deux lieues à pied par un froid et un vent d'une violence extrême ; le mardi 9 lieues en cométique jusqu'à la Rivière Kaska ; le mercredi 9 lieues encore. Le jeudi je voyageai toute la journée et toute la nuit et j'arrivai le vendredi à 3 heures du matin au Gros-Mécatina chez un marchand nommé Léandre Michel. Ce brave homme faisait en ce moment même le rêve le plus solennel qui se puisse imaginer : il assistait aux fêtes grandioses de la fin du monde. Sous ses yeux le ciel et la terre volaient en éclats, les étoiles tombaient du firmament et les hommes allaient au jugement dernier. Lui préparait son affaire et était plus qu'en peine de l'issue de son procès. Tout à coup son serviteur, qui venait de nous faire entrer, va frapper à sa porte et lui crie : " vite monsieur Michel, monseigneur est en bas qui vous attend."

M. Michel comprend " Notre-Seigneur," et s'éveillant il continue son rêve qu'il prend pour la réalité. Il s'habille à la hâte pour se présenter devant le Souverain Juge—acte de contrition à chaque bouton. Enfin, il m'arrive plus mort que vif, et je suis obligé de lui expliquer qu'il n'était pas

encore temps de se livrer aux terreurs du jugement dernier et que le devoir le plus impérieux pour lui était en ce moment de nous donner à manger; ce qu'il fit de bonne grâce et avec grande générosité. Mais quand je partis, le brave homme était encore sous l'influence du rêve qu'il avait fait, et il se rappellera longtemps, je crois, la frayeur de cette nuit terrible. A 5 heures de l'après-midi, nous arrivions à Saint-Augustin, après avoir fait 15 lieues. Le dimanche nous partions à 8 heures du matin, et à 8 heures du soir, nous avions fait 17 lieues; il fallait bien nous reposer un peu et réparer nos forces; mais cela ne prit pas grand temps, car le même soir à 11 heures je me remis en route. Il faisait un temps magnifique, le ciel était pur, la lune brillante; les six chiens qui traînaient notre cométique semblaient deviner que le but n'était plus éloigné; ils allaient à course extrême; à 3 heures du matin les maisons commençaient à apparaître. Avant d'arriver à la dernière qui était la nôtre, il fallait descendre une côte d'un demi mille; au beau milieu se trouvait un banc de neige de 12 pieds de hauteur, et en bas la glace brillait sous les rayons de la lune; n'importe, les chiens s'élançant dans l'espace et nous tombons à pic, moi et les deux hommes qui étaient assis en avant de moi sur le cométique; cinq bancs de notre voiture sont brisés par le choc, mais la course furibonde est à peine ralentie. Enfin, nous touchons au port, n'osant presque nous lever de crainte de laisser un membre ou deux par terre. Je me risque; tout est bien, le cœur bien accroché, pas une blessure; c'était à n'y pas croire. St Joseph et Ste Anne, sous la protection de qui je faisais ce voyage, m'avaient sauvé. Nous étions aux Belles-Amours, à 5 lieues du Blanc-Sablon. J'avais parcouru plus de 100 lieues en sept jours et deux nuits, et enduré plus de froid que je ne me croyais capable d'en supporter sans mourir.

Imaginez un peu la surprise du missionnaire, le Rev. M. Coté, qui n'était arrivé que la veille! Il n'attendait même pas ma visite à Nataskouan, en hiver, vu ma taille colossale. Et j'étais aux Belles-Amours! Et lui qui s'était hâté le plus possible avait pris 17 jours à faire le voyage! Aussi quand il m'aperçut, il me dit: Je vous vois, je vous entends,

je vous reconnais ; mais je sais que c'est un rêve ; ce ne peut être vous en réalité.

J'eus le bonheur de dire la sainte messe qu'il me servit, et je fis une longue instruction en anglais. Les gens chez qui je me trouvais étaient Irlandais et ne comprenaient pas le français ; ils n'avaient pas vu le prêtre depuis 18 mois et n'avaient pas entendu de sermon anglais depuis sept ans ! D'autres familles n'avaient pas eu la visite du missionnaire depuis deux ou trois ans. Quelques autres avaient apostasié, privées qu'elles étaient de tout secours religieux. Il y a dans les environs beaucoup de familles protestantes et deux ministres qui les desservent. La foi catholique est ainsi en danger dans l'espace de vingt lieues. Voilà ce que Dieu voulait me faire connaître au plus tôt. Le nouveau missionnaire que j'ai mis à Nataskouan est plein de zèle et il va visiter toutes ces brebis de mon troupeau, sans en laisser une seule. Mais qu'il faudra d'efforts et de sacrifices et de souffrances pour réparer de telles brèches !

Oh ! que n'ai-je pour l'automne prochain un jeune prêtre dévoré du zèle des âmes voulant les arracher à un péril imminent, non pas en Chine, ni au centre de l'Afrique, mais à l'entrée de la Province de Québec ! Il devra être désintéressé, pieux, se faire tout à tous et parler bien anglais. La plupart des Protestants ont peu de confiance en leur religion ; plusieurs assisteraient aux offices catholiques. On verrait un grand nombre d'abjurations ; de leur côté, les Catholiques seraient consolés, affermis dans la foi. Le diable perdrait du terrain et le Royaume de Dieu se fortifierait pour toujours. *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.*

J'ai aussi besoin d'un autre missionnaire pour l'île d'Anticosti. Sur cette île de 60 lieues de long, il y a environ 70 familles en hiver, et en été 200 pêcheurs qui y restent 3 ou 4 mois. Les deux gardiens des phares qui se trouvent à chaque extrémité offrent de loger le prêtre gratis. Il demeurerait 3 mois dans l'année chez chacun d'eux et le reste du temps serait consacré à évangéliser les autres endroits habités. Il y a là un bien immense à faire. *Rogate ergo Dominum messis.*

Après avoir séjourné peu de temps aux Belles-Amours, il me fallut songer au retour. Un jour je tombai à l'eau et je dus faire 5 lieues par un froid terrible avant de pouvoir changer de vêtements, et je n'étais pas gelé.

A peine arrivé chez moi, je dus repartir pour Nataskouan à 23 lieues pour porter secours à un malade. Je remonte et je suis ici depuis deux jours, une tempête effroyable m'empêchant de continuer ma route.

Vous souhaitant une heureuse année,

Je demeure, mon cher monsieur,

Votre très-dévoué,

F. X. Bossé,

Préfet Apostolique.

Mission de l'Afrique Centrale

SAINT-SIMON, 12 mai 1883.

M. H. TÊTU, Ptre,

Aumônier de l'Archevêché de Québec.

MON CHER MONSIEUR,—Il y a quelques jours j'ai reçu une relation de mon nouvel évêque, Monseigneur Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique Centrale. Je m'empresse de vous la transmettre, bien persuadé qu'elle sera lue avec intérêt par les lecteurs de vos *Annales de la Propagation de la Foi*. Je vous envoie en même temps quelques lettres tirées de nos *Annales* publiées à Vérone.

Je ne vous dirai rien aujourd'hui de l'accueil plus que bienveillant que l'on m'a fait dans toutes les paroisses de l'archidiocèse où je suis allé demander des secours. Dieu seul pourra récompenser dignement la charité vraiment extraordinaire avec laquelle on a répondu à mon appel. C'est à Lui que je confie la dette de reconnaissance que les missionnaires de l'Afrique Centrale ont contractée envers leurs généreux bienfaiteurs.

Je demeure, mon cher Monsieur,

Votre ami dévoué,

ARTHUR BOUCHARD,

Missionnaire apostolique de l'Afrique Centrale.

Voyage du Vicaire Apostolique, Mgr Sogaro, à l'Afrique Centrale.

Nos lecteurs, nous en sommes certains, ne trouveront pas mauvais que nous leur décrivions le premier voyage de Mgr Sogaro, se dirigeant vers son vicariat. Si nous ne nous

faisons pas illusion, ce voyage excitera chez tous un vif désir de le connaître, même dans ses particularités. Et cela pour deux raisons : d'abord parce que c'est le premier que Mgr Sogaro entreprit vers ces lointaines et difficiles régions ; puis parce qu'il a été entrepris dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Nous le raconterons donc en partie avec les paroles de l'illustre voyageur, reproduisant quelques-unes de ses lettres à l'Eminentissime de Canossa, protecteur de la mission ; en partie avec des renseignements puisés à d'autres lettres privées de Mgr. Sogaro et de son secrétaire.

DE VÉRONE AU CAIRE.

Eminentissime Prince et Bien-aimé Père,

Pour remplir mon devoir et plus encore pour me conformer en tout au désir manifesté par Votre Eminence, je vais vous faire connaître quelque chose de cette partie de mon voyage en Afrique. Je vous trace ces lignes à bord du *Sumatra*, vaisseau de la Société Mulbatino, en vue d'Alexandrie. Nous nous trouvons ici, dans la matinée du 17 janvier, après une navigation assez peu heureuse, comme Votre Eminence le verra par la suite de ma lettre.

Je suis parti de Vérone, le 3 du présent mois, à 11 h. a. m. en compagnie de mon excellent compagnon et secrétaire, Don Francesco Pimazzoni. Le lendemain, à 6 h. du matin, j'étais à Rome, d'où nous partions pour Naples le huit au matin, après avoir réglé certaines affaires soumises à la S. Congrégation de la Propagande, encouragés et bénis par l'Em. Cardinal Préfet, consolés, le 7 au soir, par une audience toute spéciale du St. Père.

A Naples, des affaires relatives à notre chère Mission nous attendent. Le 11, au coucher du soleil, accompagnés de quelques bons prêtres intéressés à notre œuvre, nous nous rendons à bord du *Himatra*. Vers 5 h. l'ancre est levée, et nous filons vers Messine, où nous arrivons le 12 à une heure de l'après-midi, aidés par un vent favorable. Mais à peine avons-nous repris la mer, vers 4 h. de l'après-midi, que nous avons à lutter contre un vent contraire d'une violence telle

que notre vaisseau, un des meilleurs de la Société, bien loin de filer comme d'habitude ses dix nœuds à l'heure, durant deux jours ne franchit guère plus de 3 milles à l'heure. Aussi, après deux jours de navigation, sur les 868 milles qui séparent Messine d'Alexandrie, nous n'en avons parcouru que 160, ayant eu à souffrir, comme le devine Votre Em. les graves malaises qui résultent de l'agitation continuelle et des violentes secousses du vaisseau.

A vrai dire, le pauvre auteur de ces lignes, n'a pas souffert du mal de mer. Il a eu soin, dès le principe, de pourvoir à sa faiblesse, en écoutant les conseils de son bon Ange, suivant l'expression du Cardinal Siméoni, qui au moment de notre départ, me dit en montrant Don Pimazzoni : " Voilà votre Ange-Gardien." Soit dit entre parenthèse, mon compagnon m'est un gage de bénédiction en toute chose. Loin de ressentir ces atteintes du mal de mer, il a toujours eu un appétit croissant, uni à une facilité de sommeil qui me faisait envie. Le conseiller auquel je fais allusion, me fit entendre qu'au premier indice du mal de mer, je devais me résigner à garder le lit, dussé-je ne pas laisser la cabine durant toute la navigation.

Je me rendis à ce conseil, m'imposant une diète sévère, me considérant comme malade durant ces quelques jours. Aujourd'hui, et grâce à Dieu, je me trouve assez bien, n'ayant plus à souffrir des efforts si ennuyeux que cause le mal de mer.

LE CAIRE, EGYPTE, 19 janvier, 1883.

Comme la malle était déjà partie, quand nous débarquâmes à Alexandrie, le 17, j'ai cru préférable d'attendre encore pour fermer ma lettre, et d'ajouter quelque chose à ce que j'ai déjà écrit.

Descendus à terre, nous nous dirigeons aussitôt au couvent des RR. PP. Franciscains qui avaient déjà été prévenus de notre arrivée (par le R. P. Commissaire de la Terre-Sainte je crois). On nous accueille, on nous reconforte avec une charité vraiment fraternelle. Le soir du même jour, nous allons au nom de l'Em. V. présenter nos hommages à Son Excellence Mong. Chicaro, Délégué Aposto-

lique de l'Égypte (autrefois le P. Anaclet, célèbre prédicateur). Monseigneur se montra réjoui de notre visite et fit des vœux pour la prospérité de notre mission. Dieu me réservait ma plus grande consolation à la Station du Caire, où m'attendaient tous les nôtres, tant prêtres que laïques. Ce fut à ce moment seulement, au milieu de ces fraternelles expansions de notre amitié, que commencèrent à se cicatriser les plaies douloureuses causées par ma séparation et de mon bon Père, le Cardinal de Canossa, et de ma chère paroisse. Aujourd'hui, je visiterai Messieurs les Consuls et l'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique, Lord Dufferin, pour qui Mgr. Vannutelli m'a donné des lettres de recommandation ; puis, nous fixerons le jour du départ pour Khartoum.

Votre Eminence ne doit pas prendre d'inquiétude, car il plaît à Dieu de me conserver en bonne santé.

Après avoir consulté des personnes compétentes je ne crois pas imprudent d'entreprendre le voyage de l'intérieur, d'autant plus que la saison est tardive. D'ailleurs notre entreprise est, sinon nécessaire, du moins très-opportune pour relever le moral des nôtres, qui sont, depuis si longtemps, dans l'intérieur, en proie aux plus grandes tribulations, privés de tout secours humain. Je ne négligerai aucune précaution, je serai accompagné de mon secrétaire, de Don Vincenzo Mazzano, de Don Geyer, et de trois frères laïques, J. B. Felici, Laurent Dulac et Pierre Lainton. Avant deux ou trois mois, *Deo adjuvante*, je serai de retour.

Pour m'aider à supporter les épreuves que Dieu me réserve, Votre Eminence ne me refusera pas la consolation que j'éprouve à vous appeler mon Père et à me souscrire votre très-humble et très-affectionné, etc.

FRANCESCO SOGARO, Vic. Apost.

Eminentissime Prince,

Au milieu des grandes tribulations qu'il plaît à Dieu de faire subir à notre Mission, nous avons eu en ces derniers jours des signes étonnants de la bonté divine, et je ne puis

résister au désir de vous en faire part. Le très-vif intérêt que témoignèrent à l'œuvre Mission de l'Afrique Centrale les divers agents diplomatiques auxquels nous devons nous adresser, dès notre arrivée ici, nous a remplis et nous remplit encore de consolation.

Monsieur le Consul de l'Autriche Hongrie (sous le protectorat de laquelle est placée notre Mission) nous a accueillis avec bonté, puis nous a obtenu du Khédive une audience spéciale à laquelle il a bien voulu nous accompagner. Le Consul Italien, à peine informé de l'affaire de Khartoum, du danger que couraient les nôtres au Centre, s'est mis à l'œuvre et continue encore à travailler en leur faveur. Lord Dufferin et Sire Mallet nous ont comblés de faveurs. Ayant appris qu'une expédition d'officiers anglais était à la veille de partir pour Khartoum, j'osai me présenter au noble Lord, muni de ma lettre de recommandation de Monseigneur Vannutelli, pour le prier de me permettre de profiter de ce moyen de transport pour franchir la Mer Rouge jusqu'à Suackin. J'ai été accueilli favorablement, écouté avec un vif intérêt ; on me promit de parler à Sire Mallet ; on m'obtint une audience pour ce dernier et deux jours plus tard, je recevais la lettre si consolante que je me permets de vous transcrire :

“ LE CAIRE, 23 janvier 1883.

“ *Monseigneur,*

“ Il y a un départ de Suez pour Suackin, le 31 de ce mois. Si votre Excellence voulait profiter de cette occasion, Elle devrait partir d'ici le 29 janvier. Quelques officiers anglais partiront en même temps. Le Khédive ordonnera aux autorités de faciliter votre voyage autant que possible, et de mettre à votre disposition à Suackin tout ce qui sera en disponibilité.

“ Je prie votre Excellence de me faire savoir, si je pourrais faire quelque chose pour lui être utile.

“ Je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'assurance de ma haute considération.

“ EDOUARD MALLET.”

Ce matin, j'allai remercier sire Mallet, qui me renouvela ses offres de bienveillance, et me dit que S. A. R. le khédive mettait à ma disposition des chameaux de Suackin à Berber, et je crois aussi des petits vapeurs de Berber à Khartoum.

Il est clair que tout cela se doit aux représentants du gouvernement britannique. Je me permets d'ajouter que Votre Excellence sera certainement heureuse d'apprendre ces traits généreux de bienveillance envers notre pauvre mission de l'Afrique Centrale.

Je partirai pour Suez le 29 de ce mois et le 31, de cette dernière ville pour Suackin, accompagné de trois prêtres et de trois frères coadjuteurs.

Je demeure avec un profond respect, de Votre Eminence, le très humble et très affectionné, etc.,

FRANCESCO SOGARO, Vic. Apost.

DU CAIRE A SUEZ.

Au très-révérénd et très-estimé Père Sembianti.

SUEZ, 30 janvier, 1883.

De l'hospice de la Terre-Sainte, où la charité nous a bien accueillis, Monseigneur et moi, je prends la liberté de vous envoyer un second adieu, un baiser fraternel.

Au moment où je vous écris, je me trouve près d'un balcon qui donne sur la Mer-Rouge. Le soleil levant qui réfléchit ses jets de lumière sur cette plaine liquide comme dans un miroir d'azur, présente un spectacle enchanteur. Des barques de pêcheurs, errant ça et là aux souffles d'un doux zéphir, charment nos regards, pendant que le chant mélodieux des oiseaux nous invite à exprimer notre allégresse par des cantiques de louange en l'honneur du Très-Haut. La pureté de l'air que nous respirons et la douceur de la température (le jour 18 Rh., la nuit 14) nous anime à poursuivre notre voyage jusqu'à Khartoum. Je serais trop long si j'entreprenais de vous raconter comment Mgr a été accueilli au Caire par les consuls d'Italie et d'Autriche,

comment il a été comblé de faveurs par les représentants de S. M. britannique et par le Khédive lui-même.

Je vous dirai seulement que demain nous laisserons cette terre enchantée pour nous rendre à Suackin, sur un vapeur spécial, destiné à transporter quelques officiers anglais qui vont au Soudan. Arrivés à Suackin, grâce à une ordonnance du Khédive, nous avons des chameaux et tout le nécessaire pour franchir le désert jusqu'à Berber et de là, toujours en vertu de la bienveillance du Khédive, on nous fournira les moyens de remonter le Nil jusqu'à Khar-toum. Comme vous le voyez, les sympathies que rencontre Monseigneur le Vicaire Apostolique auprès des représentants des diverses nations, s'explique par les traits de bienveillance dont nous avons été l'objet et par les facilités de communication mises à notre disposition.

Je dois interrompre ma lettre, parce que l'agent de la société de navigation italienne à Suez est venu complimenter Monseigneur et lui offrir ses services.....

Il y a plus encore, j'ajoute que le concours de la divine Providence se manifeste, c'est peut-être le fruit de la bénédiction du St-Père. Oh ! dirais-je, je ne doute pas que du haut du ciel Dieu ait confirmé la bénédiction donnée par son Auguste Vicaire sur la terre ; je ne doute pas non plus que Dieu ait accepté le sacrifice de Monseigneur Sogaro, se séparant de ses chers paroissiens, et qu'il daigne l'en récompenser dès ici-bas.

Oh ! Plaise à Dieu que l'arrivée de Monseigneur à Khar-toum soit pour nos frères éprouvés une consolation et le signal d'une ère nouvelle. après toutes les souffrances qu'ils ont endurées depuis si longtemps ! Fasse le ciel que les guerres cessent et que les esprits pacifiés nous laissent goûter la joie d'embrasser nos frères de Nouba et de El-Obeid ! Oui, un tel bonheur nous attend, nous baisérons avec émotion et avec respect ces mains vénérées, portant encore les marques d'une douloureuse captivité. Nous apprendrons de leur constance à être d'intrépides défenseurs de la foi, devant le tyran et en face de la mort, certains du reste que la couronne fait suite aux tourments, la gloire éternelle à la mort. etc.

Je vous prie, très Révérend Père, de saluer tout notre famille et de me croire son très-obéissant serviteur.

FRANÇOIS PIMAZZONI, Miss. Apost.

Le peu de temps laissé à notre disposition ne nous permet pas de rapporter à nos lecteurs une longue et intéressante lettre de Mgr Sogaro qui raconte son voyage de Suez à Suackin. Nous la résumerons en quelques lignes.

La traversée fut d'abord agréable, mais bientôt le ciel s'assombrit et on eut à souffrir du mal de mer. Monseigneur décrit ensuite les malaises et les dangers courus pour la santé de quelques-uns d'entre eux.

Comme toutes les cabines de première classe étaient déjà occupées, Monseigneur et sa suite durent s'installer en seconde. Mais à peine le capitaine eut-il remarqué le fait, qu'il fit assaut de politesse et de courtoisie et *violenta Monseigneur au point de lui faire accepter sa propre cabine*. Le serviteur de cet excellent capitaine fut aussi mis au service de Monseigneur.

Au moment du débarquement, la chaloupe réservée au capitaine fut mise à flots et pavoisée pour conduire à terre les missionnaires.

Monseigneur raconte ensuite en détail les traits de bienveillance dont il fut constamment l'objet de la part des officiers du gouvernement égyptien. Le directeur des Postes et du Bureau de Santé le force amicalement de loger chez lui. Le pacha s'informe de la santé des voyageurs, et se déclare obligé de voir à ce que rien ne leur manque. Bref, les voyageurs sont traités avec les plus grands honneurs.

QUE FONT NOS MISSIONNAIRES ?

TRIBULATIONS ET CONVERSIONS.

Nos lecteurs connaissent la situation douloureuse dans laquelle se trouve notre mission depuis un an. La rébellion obstinée des Arabes du Soudan et leurs luttes acharnées

contre les troupes égyptiennes laissent entrevoir l'état misérable où sont réduits les nôtres dans les postes les plus avancés. Les secours n'arrivent plus de Khartoum ou plutôt, s'ils ne sont que ralentis, ils ne franchissent pas El-Obeid, Gebel Nouba et la colonie chrétienne de Malbes.

Les journaux ont apprécié diversement la condition de nos missionnaires de cette région. D'après les uns quelques sœurs auraient été massacrées par les Arabes ; d'après d'autres informations nos missionnaires et nos religieuses auraient courageusement résisté aux injures du chef de la révolte qui voulait leur faire renier la foi. Ici, on disait que tous tombés au pouvoir des révoltés étaient employés à faire la classe ; là, on répétait qu'on les occupait au soin des blessés.

Toutes ces nouvelles et d'autres encore plus alarmantes reçurent un heureux démenti de Khartoum. Car on apprit que nos frères de Nouba, tombés aux mains du Madhi, résistèrent vaillamment à la perfide suggestion de renier la foi, et que le Madhi, sans les molester, les chargea de faire la classe.

Des lettres plus récentes de Khartoum nous ont informés que, d'après le récit d'un haut employé qui revient de Kordofan, nos frères de Nouba étaient prisonniers dans le voisinage d'Obeid, mais libres dans leur religion, et que ceux d'Obeid s'étaient réfugiés dans la forteresse du Gouverneur égyptien.

Au reste, il nous est naturel d'attacher plus d'importance aux nouvelles qui nous viennent de notre maison à Khartoum, qu'aux rumeurs qui circulent dans les journaux.

Il ne semble pas improbable que les rebelles comptant sur la science de nos missionnaires et la vertu dévouée de nos religieuses les emploient les uns comme médecins et les autres comme infirmières.

Khartoum ne fut pas assaillie par les insurgés. Cependant, par mesure de prudence, à l'exception du P. Dicktl, les missionnaires et 80 maures chrétiens se retirèrent à Berber, vers la fin de Juillet. Cette retraite s'effectua au prix d'incomparables fatigues. Des troupes venues du Caire conjurèrent le danger qui avait menacé Khartoum, et les

transfuges laissèrent Berber en octobre. A leur arrivée à Khartoum, ils ont le spectacle navrant d'une ville ravagée par la fièvre; des nouvelles annoncent que nos missionnaires des stations centrales sont malades depuis deux mois.

Nous pourrions ici multiplier les témoignages qui attestent la fermeté, la patience, la résignation toute chrétienne de nos missionnaires et de nos religieuses. Qu'il nous suffise d'en citer une couple. Un missionnaire nous écrit : "Malgré les tristes nouvelles qui nous arrivent et les circonstances critiques que nous traversons, nous avons des preuves de l'assistance divine : et cela suffit pour dissiper nos inquiétudes. Les moments de la sainte Messe me valent plus que des millions : c'est au saint Sacrifice que je puise les forces qui raniment mon courage. Quelque soit notre position, tant que je monterai à l'autel je ne désespérerai pas."

Une religieuse écrit : "Nous sommes tous dans un état de souffrance, mais nous jouissons d'une paix digne d'envie et nous nous consolons mutuellement."

Le Seigneur console ces infortunés à sa manière en leur préparant des conversions. Le Père Dicklt écrit en date du 10 octobre : "J'ai fait en quelques jours trois baptêmes." Et en date du 13 : "J'ai baptisé, *in articulo mortis*, une mère et son fils. Tous deux se sont envolés vers les cieux."

R. P. Henriot écrit en date de 28 novembre : "Nous avons baptisé un adulte et nous l'avons marié à une chrétienne de notre établissement. Nous avons racheté de l'esclavage deux petits garçons et deux petites filles, et l'une d'elle sera bientôt baptisée."

Nous omettons d'autres lettres intéressantes.

Le fait est que les craintes d'une révolte rendirent les âmes dociles au zèle des Missionnaires. Le jour de Noël, il y a eu tant de communions que le prêtre qui a distribué le pain eucharistique est resté accablé de fatigue.

Tout ce que venons de dire démontre bien qu'il n'est pas éteint ce zèle ardent, cet esprit de sacrifice que Mgr Comboni avait inspiré à ses enfants. Il est vrai que la guerre a eu des inconvénients pour notre Mission. Mais peut-être que cette catastrophe attirera l'attention de l'Europe; la question du Soudan sera réglée, et à cette période de trouble et de

servitude succédera l'ère de la liberté. C'est alors que les Missionnaires donneront libre cours à leur zèle, c'est alors que les malheureux infidèles connaîtront la religion du Christ. *Fiat ! Fiat !*

KHARTOUM, 9 mars, 1883.

Très-Révérénd Père Don Arthur,

Connaissant votre dévouement pour la mission de l'Afrique Centrale, je me permets de vous envoyer quelques détails que j'ai appris à mon arrivée à Khartoum.

J'ai fait mon entrée dans la capitale du Soudan le matin du 6 courant, après un pénible mais assez heureux voyage. Je me suis aussitôt empressé de prendre des informations au sujet de nos missionnaires de Nouba et d'El-obéid ; je m'empresse de vous en faire part. Le tout m'a été raconté par un Israélite, commerçant de profession, qui demeure à El-obéid dans une maison contigue à celle de nos missionnaires, et qui, jusqu'au 12 février dernier, a partagé avec eux les peines du blocus. Il a appris ce qui concerne les missionnaires de Nouba de la bouche même du Révérend Père Don Luigi Bonomi, supérieur de cette station.

Cet Israélite raconte donc que les nôtres de Nouba, après quelque résistance, furent pris vers le milieu de septembre, 1882 ; ils avaient déjà perdu notre excellent confrère Don Joseph Ohrwalder, qui était parti pour un monde meilleur.

Les émissaires étaient quelques officiers du Mahdi, et bien qu'il soit presque certain et officiel que nos missionnaires de Nouba eurent à souffrir des mauvais traitements de la part de ceux qui les ont faits prisonniers, néanmoins le Jui affirme n'avoir jamais rien entendu dire à ce sujet par le Révérend Don Luigi Bonomi.

Ayant donc pris Don Bonomi, les frères coadjuteurs Joseph Regnotte et Mariani Gabriel avec trois religieuses Sœur Amalra Andreis, supérieure, Sœur Eulalia Pesarent et Sœur Marietta Caprini, les Arabes les conduisirent en présence du Mahdi. Celui-ci avec ses belles manières commença à les exhorter et à les catéchiser pour les convaincre qu'il était le véritable envoyé de Dieu, que comme tel il

devaient l'écouter, renoncer au Christianisme et embrasser l'islamisme. Don Luigi, à qui il s'adressait spécialement, répondit franchement : " Pas tant de paroles ; je ne crois pas que tu sois l'envoyé de Dieu ; si tu l'étais, tu devrais avec une seule chèvre nourrir tout ce monde. Si tu veux ma tête, la voilà, prends-là ; mais je ne renoncerai jamais à ma religion pour embrasser l'islamisme." Les Arabes les auraient bien taillés en morceaux, mais le Mahdi leur dit avec douceur : " Allez, allez, je prierai Dieu de vous éclairer." Depuis ce moment, il paraît qu'ils n'ont plus été tourmentés et qu'ils ont suivi le Mahdi jusqu'auprès d'El-ohéid.

Cette grande ville venait d'être entourée d'un fossé et était assez pourvue de vivres, mais le long blocus portant chaque jour les choses à l'extrême, la disette devint si grande que le Dokhon, espèce de millet, se vendait à raison d'environ 1200 francs le quintal, la viande de chien 80 francs le kilogramme, un œuf 5 francs, une poule 150 francs. Les nôtres heureusement avaient reçu à temps une abondante provision de sucre et ils purent réaliser beaucoup d'argent et ne pas souffrir de la faim. En attendant, le Mahdi envoyait ses hommes jusqu'au second fossé creusé autour de la mouderie, pour exhorter les habitants qui s'y étaient réfugiés à se donner à lui avec leurs biens, et les soldats à cesser la résistance et les combats. D'abord il fut écouté par les habitants mais les soldats refusèrent absolument. Plus tard les vivres venant à manquer, ceux-ci conçurent naturellement le projet de se rendre. Le mouidi se mit alors à courir çà et là en menaçant et ordonna le feu contre les partisans du mahdi venus pour les exhorter. Les soldats répondirent : " As-tu du pain à nous donner toi ; alors nous ferons feu, sinon, sache que nous avons résolu de nous rendre à l'instant." Seul un artilleur tira un coup de canon en l'air. Les Arabes se retirèrent un instant ; mais ayant bien compris la valeur d'une telle défense, ils revinrent et se précipitèrent dans le fossé et fraternisèrent avec les soldats. Cela arriva le 17 janvier dernier. Le mahdi avait donné des ordres très sévères, défendant de toucher aux personnes et de prendre leurs biens. C'était à cette condition que les-

assiégés s'étaient rendus ; en conséquence l'occupation de la place s'effectua avec un ordre parfait ; il eût été impossible de désirer mieux même de la part d'une nation civilisée. Mais ce qui aurait pu passer pour un acte de civilisation n'était de la part du Mahdi qu'une ruse pour soustraire tout le butin à la rapacité des Arabes. De fait il ordonna aux habitants de tout laisser dans leurs demeures. Ils sortirent de la ville et se réunirent dans un certain lieu où ils sont encore maintenant entourés et surveillés. Au fur et à mesure qu'ils sortaient, ils étaient visités et dépouillés soit de l'argent soit des objets précieux qu'ils possédaient. Lorsque la ville fut complètement évacuée, le Mahdi ordonna à ses plus fidèles soldats d'amasser tout le butin dans la forteresse et s'étant imaginé que quelques-uns avant le départ avaient enfoui leur argent, il fit faire partout de sévères perquisitions dans les tombeaux, dans les puits et jusque dans les cloaques, puis il fit mettre le feu partout, excepté à la forteresse de la mouderie.

Notre église et notre maison avaient déjà été abattues et rasées avant la chute d'El-obéid. Voici les noms de nos missionnaires qui tombèrent entre les mains des ennemis : le révérend Père Don Paolo Rossignoli, le clerc Isidoro Catelli, Sœur Teresa Grigolini, supérieure, Sœur Concetta Corsi, Sœur Catharina Khincarini, Sœur Elisabetta Venturini et Sœur Fortunata Quassé. Le très révérend Père Don Giorami Losi, supérieur d'El-obéid, était mort le 1er janvier, accablé de peine et de maladie. Non content des souffrances inhérentes à la vie du missionnaire, ce grand serviteur de Dieu s'imposait de rudes pénitences ; mais plus tard nous nous occuperons plus au long de sa mémoire.

Après la chute d'El-obéid, les missionnaires de cette station n'eurent pas à souffrir de mauvais traitements ; ils eurent même l'ineffable consolation de se trouver réunis à ceux de Gebel Nouba et ils le sont encore au moment où j'écris. Tous sont en bonne santé.

Là prudence ne nous permet pas de publier maintenant ce qui s'est fait et ce que nous nous proposons de faire pour leur délivrance. Ce que nous pouvons dire, très révérend Père, c'est que nous n'hésiterons pas à dépenser une somme

considérable pour délivrer nos frères gemissants, certains que nous sommes que non-seulement les chrétiens mais tous les hommes qui ont un cœur bien fait ne nous refuseront pas l'obole du rachat de ces courageux apôtres de la religion et de l'humanité. Déjà dès ce moment, au nom de nos confrères, surtout au nom des pauvres prisonniers, nous nous adressons à la charité de tous les journaux, afin qu'ils ouvrent leurs colonnes en faveur des nôtres, pour les préserver de la mort et les délivrer de l'esclavage.

Quant à vous, très révérend Père, je sais que vous ferez tout votre possible dans ces pénibles circonstances, pour nous venir en aide par les moyens que votre cœur généreux vous inspirera de prendre.

C'est dans cette espérance que je vous prie d'agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

Votre dévoué serviteur en N. S.,

FRANCESCO SOGARO, Vic. Apost.

ÉTATS-UNIS.

On a découvert dernièrement les restes d'un missionnaire oblat du vicariat de Brownsville, qui, parti au mois de novembre 1872 pour aller évangéliser les Indiens de l'intérieur, n'était plus rentré à la résidence.

“Jusqu'à présent, écrit le R. P. Pitoye, la mort du R. P. Kéralum avait été un mystère. Les uns disaient qu'il avait été tué par des assassins; d'autres qu'il s'était perdu, et était mort au fond de quelque bois impénétrable. C'est cette explication qui est la vraie, et il n'y a pas de doute que le pauvre Père n'ait laissé le bon chemin pour suivre quelque sentier tracé par les animaux de la forêt, ce qui est très facile dans ces plaines immenses et désertes. De là, il se sera enfoncé trop avant, aura voulu revenir sur ses pas, se sera perdu davantage, et par suite de lassitude, de faim, de soif, aura succombé et se sera endormi dans le Seigneur, laissant son corps en pâture aux animaux pendant que sa belle et sainte âme s'envolait au ciel. Ses restes ont été trouvés dans un épais fourré à quatre lieues de toute habitation, par trois individus qui étaient à chasser des taureaux sauvages. Quant je dis ses restes mortels, je veux dire seulement deux os, un fémur, un avant-bras et sept dents. Mais beaucoup d'autres indices servirent à reconnaître ces pauvres ossements. Sa selle était pendue sur une branche d'arbre; son calice était à quelques pas, ainsi que sa pierre d'autel, sa clochette, une bouteille pour le vin de la messe, sa croix d'Oblat, sa montre, 18 piastres, etc. Le R. P. Breteault se trouvait dans le voisinage lorsque les chasseurs firent cette découverte. Ceux-ci eurent le bon esprit de ne rien toucher; mais, signalant l'endroit en arborant un mouchoir de poche en haut de l'arbre contre lequel le Père s'était sans doute appuyé pour rendre le dernier soupir, ils vinrent prévenir le Père, qui se rendit avec le juge et quinze hommes sur les lieux où gisaient les restes. Les ossements ont été dispersés par les animaux, mais le Père Breteaux se propose de les recueillir pour leur donner une sépulture honorable.”—(*Les Missions Catholiques.*)